

L'Initiation



Revue philosophique indépendante des Hautes Études

**Hypnotisme, Force psychique
Theosophie, Kabbale
Gnose, Franc-Maçonnerie
Sciences Occultes**

19^e VOLUME. — 6^{me} ANNÉE

SOMMAIRE DU N^o 7 (Avril 1893)

- PARTIE INITIATIQUE...** *Sur l'Homéopathie* (lettre inédite)..... **Henri Wronski.**
(p. 1 à 5.)
Définition de la Magie. **Papus.**
(p. 5 à 20.)
Ordre kabbalistique de la Rose-Croix. Du sens et du symbolisme du mot Caïn. **Dr M. Delézinier.**
(p. 20 à 27.)
Correspondance des sept planètes et des quatre tempéraments **Vurgey.**
(p. 28 à 30.)
- PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE....** *Le Mythe et les Symboles du feu chez les premiers forgerons* (avec planche)..... **Dr Fugairon.**
(p. 31 à 37.)
Considérations sur l'attraction et sur le mouvement libre atomique..... **Dr Baraduc.**
(p. 37 à 45.)
L'Occultisme à l'Hôtel de Ville..... **Abil-Marduk.**
(p. 46 à 52.)
Byblys (à suivre)..... **Aleph.**
(p. 53 à 59.)
- PARTIE LITTÉRAIRE....** *Le Notaire pendu (suite et fin)*..... **R. de Maricourt.**
(p. 60 à 65.)

Groupe indépendant d'Etudes ésotériques. — Ordre kabbalistique de la Rose-Croix. — Occultisme pratique. — Courrier bibliographique. — Revue internationale de Sociologie. — Nouvelles diverses. — Variétés. — Nécrologie.

RÉDACTION :

Administration, Abonnements :

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'*Initiation* est l'organe principal de cette renaissance spiritualiste dont les efforts tendent :

Dans la Science, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'un même *ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie, à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une *Synthèse* unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *cléricalisme* et le *sectarisme* sous toutes leurs formes ainsi que la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie, phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 60 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

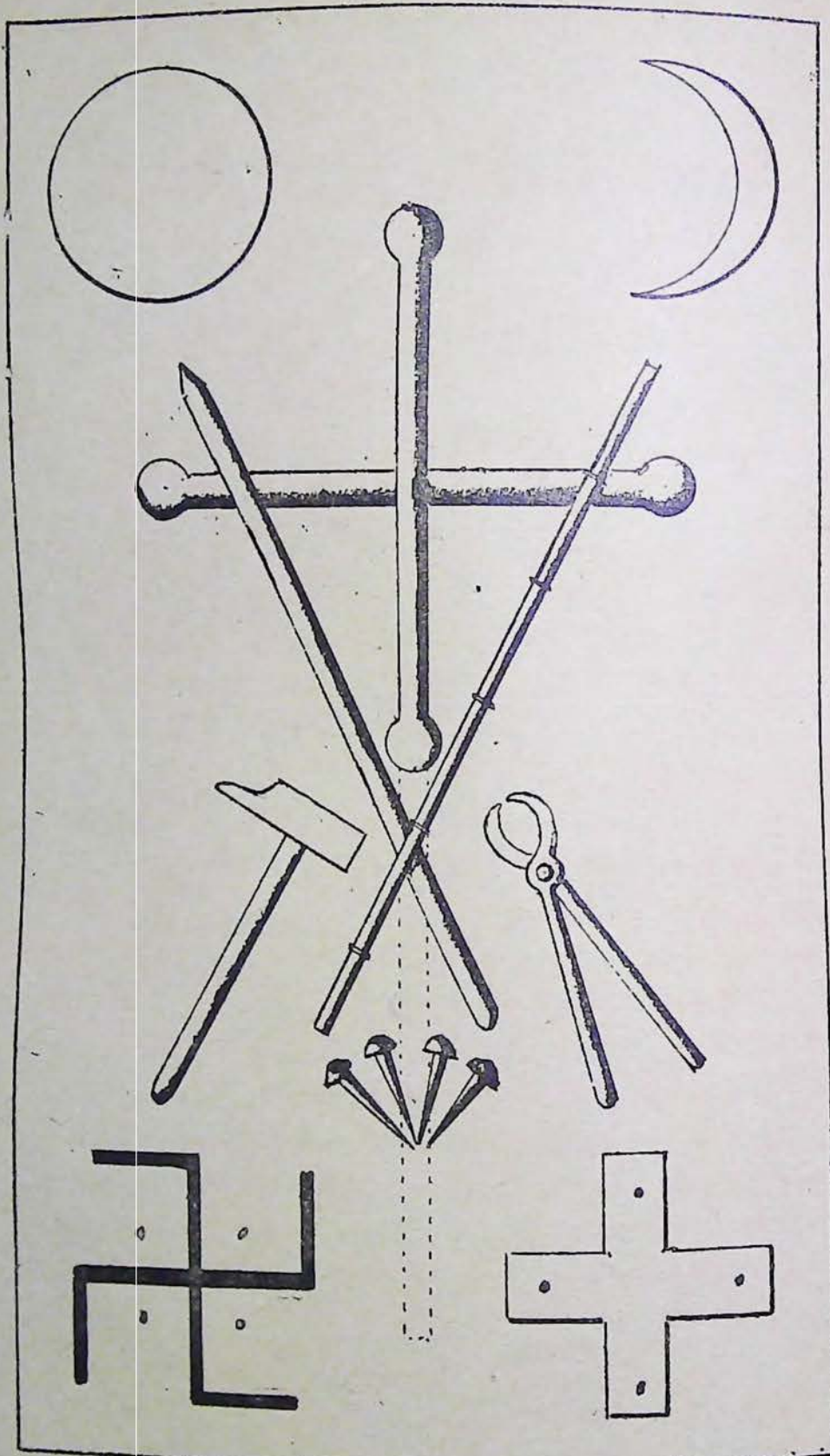
La première partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie (*Littéraire*) contient des poésies et des nouvelles qui exposent aux lectrices ces arides questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

L'*Initiation* paraît régulièrement du 15 au 20 de chaque mois et compte déjà cinq années d'existence. — Abonnement : 10 francs par an.

(Les collections des deux premières années sont absolument épuisées.)



Voyez l'article du Dr Fugairon (p. 31.)



La reproduction des articles inédits publiés par l'Initiation est formellement interdite, à moins d'autorisation spéciale.

PARTIE INITIATIQUE

§UR L'HOMÉOPATHIE⁽¹⁾

Trois lettres inédites par H. Wronski

Neuilly, ce 31 mars 1853.

A M. LÉONARD.

Nous sommes heureux d'avoir appris le rétablissement de votre santé, surtout un si prompt rétablissement que nous n'osions espérer dans l'état de vos souffrances.

Vous me demandez la cause de l'action homéopathique par laquelle votre prompt guérison a été opérée. Je vais vous le dire autant qu'on peut le faire, sans remonter à des principes absolus de la pathologie qui ne sont point encore connus, car aucun homme ne sait encore ce qu'est la maladie.

Eh bien, pour ce qui concerne votre homéopathie, dont le nom ne répond nullement à la chose, et dont personne, pas même le célèbre Hahnemann, ne connaît les principes thérapeutiques; ces principes, les voici à peu près.

(1) Nous devons la communication de ces lettres à M. Chuquet, un des admirateurs de Wronski, que nous remercions bien vivement à cette occasion.

Toute substance qui, introduite dans le corps humain, n'a pas une fonction nutritive et, généralement, une fonction excitative de la vie par la circulation du sang, est un *poison*. Et tels sont la plupart des médicaments : tous, en dose excédante, deviennent contraires à l'équilibre entre l'excitation de la vie par la circulation, et l'excitation réciproque du tissu ou de l'organisme par la respiration ; et, alors, dans cette dose trop grande ou excédante, ils deviennent des poisons, c'est-à-dire des instruments de la destruction de la vie. Mais, par là même que, dans une dose excédante, ils peuvent porter atteinte au susdit équilibre qui constitue la santé, les médicaments exercent manifestement une influence ou une action sur cet équilibre vital ; et, par conséquent, en diminuant leur dose jusqu'au degré où leur influence cesse d'être nuisible, cette action peut alors s'identifier avec la permanente *tendance vitale*, cette espèce supérieure ou primitive du *nisas formations* de Blumenbach, qui, dans la moelle vertébrale, résulte de la réaction fondamentale constitutive de la vie, entre la réaction du cerveau et des reins (entre le *savoir* et l'*être* constituant la vie).

Et c'est ainsi que les médicaments atténués indéfiniment, en devenant les *moyens de communication* entre les deux susdits équilibres, entre l'*équilibre excitatif* et l'*équilibre constitutif* de la vie, reçoivent, chacun dans son genre, *sui generis*, lorsque l'équilibre excitatif est dérangé, c'est-à-dire lorsqu'il y a *maladie suis generis*, une efficacité *thérapeutique* que l'on nomme faussement *homéopathique*.

Vous dites, cher Monsieur, que c'est une découverte

récente. Malheureusement oui, malgré l'exemple que les médecins voyaient tous les jours dans l'action salutaire, en petite dose, des substances reconnues comme poisons tels que l'opium, l'arsenic, la belladone, l'émétique et mille autres, même le tabac, dont l'essence est un des poisons les plus violents, et dont l'usage atténué indéfiniment, dans l'emploi journalier du tabac, est salutaire.

Adieu, cher Monsieur ; lorsque j'aurai publié les principes messianiques ou absolus de la vraie philosophie de la vie, vous comprendrez mieux les quelques mots que j'ai pu vous dire ici par anticipation.

Signé : H. WRONSKI.

Au même :

11 avril 1853.

Par un singulier hasard, au moment où je vous écrivais sur l'homéopathie, M. de Montferrier me demandait quelques explications sur ce mode médical. Je me suis borné à lui envoyer copie de la lettre que je vous ai écrite. Il me demanda alors des explications ultérieures que je lui ai données dans une lettre dont vous trouverez ci-après un extrait que je destinai à vous être envoyé aujourd'hui même, lorsque je reçois à l'instant votre lettre d'hier.

Quant à votre *young doctor*, s'il ne connaît des principes de l'homéopathie que « a certain force acquired and move and more developed by *their mode of operation* », ce qui est une généralité qui ne dit rien, et peut s'appliquer à toute action quelconque, il serait inutile de lui faire part des explications ci-

jointes, parce qu'il ne se doute pas encore du problème homéopathique.

Signé : H. WRONSKI.

A M. DE MONTFERRIER,

Vous me demandez des explications sur l'homéopathie ; je ne saurais mieux y répondre qu'en vous envoyant copie de ma lettre à M. Léonard.

En effet, il y est dit que le médicament, atténué au degré requis pour perdre son action toxicologique sur l'équilibre *excitatif* de la vie, *peut* s'identifier avec la permanente tendance vitale de l'équilibre *constitutif* de la vie.

Or ce mot *peut* ou *pouvoir* suppose nécessairement une *condition*. Et cette condition consiste dans le *caractère universel* de cette permanente tendance vitale, c'est-à-dire dans son aptitude à reproduire la vie par toutes les conditions spécifiques, et, par conséquent, dans son affinité vitale à s'identifier avec l'action spécifique du médicament ; avec cette action spécifique que le médicament manifeste dans son action toxicologique par la production des symptômes caractéristiques d'une maladie. C'est cette action spécifique du médicament qui est signalée dans la lettre à M. Léonard par la répétition du mot *sui generis*. Et c'est ainsi que se trouve résolu le difficile problème de la transformation de l'action *toxicologique* du médicament, dans son application à l'équilibre excitatif de la vie (la réaction de la circulation et de la respiration), en une action *thérapeutique*, dans son identification avec l'équilibre constitutif de

la vie (la réaction du cerveau et des reins dans la moelle épinière), transformation pathologique qui est précisément le grand problème de la doctrine homéopathique.

Quant au nom d'*homéopathie*, il est d'abord contraire au principe que Hahnemann, en s'occupant de la matière médicale de Cullen, a posé à sa doctrine : savoir au principe qu'une affection psychologique, ne suivant pas des lois physiques, ne saurait être reconnue et distinguée que par ses symptômes, principe qui demanderait le nom de *homéosymptomathie*. De plus, le nom de homéopathie est contraire à la susdite solution du grand problème de cette doctrine, solution qui demanderait à son tour le nom d'*hétéro-pathie*.

Signé : WRONSKI.

DÉFINITION DE LA MAGIE ⁽¹⁾

Vous connaissez, n'est-ce pas, l'histoire de l'œuf de Christophe Colomb ? Je ne vous la raconterai donc pas.

Cette histoire prouve que généralement il n'y a rien de plus difficile à trouver que les choses simples. Or, si la magie semble si obscure et si difficile à com-

(1) Chap. 1^{er} du *Traité élémentaire de Magie pratique*, qui paraîtra du 30 avril au 15 mai.

prendre (pour ceux qui l'étudient *sérieusement*, s'entend), c'est bien évidemment à cause des complications dans lesquelles l'étudiant s'embrouille dès le début. Nous passons auprès de nos lecteurs habituels pour un auteur aimant user et même abuser des images et des comparaisons ; défaut ou qualité, c'est là une habitude invétérée que nous n'abandonnerons pas plus dans cet ouvrage que dans nos précédents. Aussi ne pouvons-nous mieux commencer notre étude sur la magie que par une question peut-être saugrenue : Avez-vous quelquefois regardé un fiacre déambulant dans les rues de Paris ? — Pourquoi cette demande bizarre, me direz-vous ? — Tout simplement parce que, si vous avez sérieusement regardé ce fiacre, vous êtes à même de connaître très rapidement la mécanique, la philosophie, la physiologie et surtout la magie. Voilà.

Si ma question et surtout ma réponse vous semblent absurdes, c'est que vous ne savez pas *regarder*. Vous voyez, mais vous ne regardez pas ; vous ressentez passivement des sensations, mais vous n'avez pas l'habitude de les raisonner, de chercher les rapports des choses, même les plus grossières en apparence. Socrate, voyant un jour passer dans les rues d'Athènes un homme chargé de bois, *regarda* la manière artistique dont le bois était disposé. Il alla à l'homme, lui parla et en fit Xénophon. C'est que Socrate voyait avec son cerveau plus qu'avec ses yeux.

Or, si vous voulez étudier la magie, commencez par bien comprendre que tout ce qui vous frappe autour de vous, toutes ces choses qui agissent sur vos sens

physiques, le monde visible enfin, tout cela n'est intéressant que comme des traductions en un langage grossier de lois et d'idées qui se dégageront de la sensation quand cette sensation aura été non seulement filtrée par les organes du sens, mais encore digérée par votre cerveau.

Ce qui vous intéresse dans un homme, si vous êtes sérieux, ce ne sont pas ses habits, c'est le caractère, la façon d'agir de cet homme. Les habits et surtout la manière de les porter peuvent bien indiquer par à peu près l'éducation de cet homme ; mais ce ne sont que des reflets, des images plus ou moins exactes de sa nature intime.

Or tous les phénomènes physiques qui frappent nos sens ne sont que des reflets, des habits, des principes bien plus élevés : *des idées*. Ce bronze qui est devant moi n'est que l'habit dont l'artiste a revêtu son idée ; cette chaise là-bas est aussi la traduction en physique de l'idée de l'artisan, et, dans la nature tout entière, un arbre, un insecte, une fleur sont des traductions en matériel d'un langage tout idéal, dans le sens vrai du mot.

Ce langage est incompris du savant qui ne s'occupe que des habits des choses, des phénomènes, et qui a déjà fort à faire ; mais les poètes et les femmes savent intuitivement ce qu'est l'amour universel. Nous verrons tout à l'heure pourquoi la magie est la science de l'amour. Pour l'instant revenons à notre fiacre.

Une voiture, un cheval, un cocher, voilà toute la philosophie, voilà toute la magie, à condition, bien

entendu, de prendre ce grossier phénomène comme type analogique et de savoir *regarder*.

Avez-vous remarqué que si l'être intelligent, le cocher, voulait faire marcher son fiacre sans cheval, le fiacre ne marcherait pas ?

Ne riez pas et ne m'appellez pas Calino, car si je vous pose cette question, c'est que beaucoup se figurent que la magie c'est l'art de faire marcher les fiacres sans chevaux, ou, pour traduire en langage un peu plus élevé, d'agir sur la matière par la volonté et sans aucun intermédiaire.

Donc retenons ce premier point que, dans un fiacre, le cocher ne peut mettre et la voiture et lui-même en mouvement sans un moteur qui, dans le cas actuel, est un cheval.

Mais avez-vous remarqué que le cheval est *plus fort* que le cocher, et que, cependant, au moyen des rênes, le cocher utilise et domine la force brutale de l'animal qu'il conduit ?

Si vous avez remarqué tout cela, vous êtes déjà à moitié magicien et nous pouvons continuer sans crainte notre étude, mais toutefois en traduisant vos remarques en langage « cérébral ».

Le cocher représente l'intelligence et surtout la volonté, *ce qui gouverne* tout le système, autrement le PRINCIPE DIRECTEUR.

La voiture représente la matière, ce qui est inerte et *ce qui supporte*, autrement dit le PRINCIPE MU.

Le cheval représente la force. Obéissant au cocher et agissant sur la voiture, le cheval *meut* tout le système. C'est le PRINCIPE MOTEUR qui est en même temps

l'INTERMÉDIAIRE *entre la voiture et le cocher* et le LIEN qui réunit ce qui supporte à ce qui gouverne, ou la matière à la volonté.

Si vous avez bien saisi tout cela, vous savez *regarder* un fiacre et vous êtes bien près de savoir ce qu'est la magie.

Vous comprenez, en effet, que le point important à connaître ce sera l'art de conduire le cheval, le moyen d'éviter ses emballements et ses écarts, le moyen de lui faire rendre le maximum d'efforts à un moment donné et de le ménager quand la route doit être longue, etc., etc.

Or, dans la pratique, le cocher c'est la volonté humaine, le cheval c'est la vie, identique dans ses causes et dans ses effets pour tous les êtres animés, et la vie c'est l'INTERMÉDIAIRE, le LIEN sans lequel la volonté n'agira pas davantage sur la matière que le cocher n'agit sur sa voiture si on lui enlève son cheval.

Demandez à votre médecin ce qui arrive quand votre cerveau n'a plus assez de sang pour assurer ses fonctions. A ce moment-là votre volonté aura beau vouloir mettre votre corps en mouvement, vous aurez un étourdissement, des éblouissements et, pour peu que cela continue, vous perdrez vite connaissance. Or, l'anémie, c'est le manque de dynamisme dans le sang, et ce dynamisme, cette force que le sang apporte à tous les organes, y compris le cerveau, appelez-la oxygène, chaleur, ou oxyhémoglobine, vous ne décrivez que son extérieur, ses habits; appelez-la *force vitale* et vous dépeindrez son véritable caractère.

Et maintenant voyez comme il est utile de regarder les fiacres déambulant dans la rue, voilà notre cheval devenu l'image du sang, ou plutôt de la force vitale en action dans notre organisme, et, tout naturellement, vous trouverez que la voiture est l'image de notre corps et le cocher celui de notre volonté.

Or, quand nous nous mettons en colère au point de perdre la tête, le sang monte au cerveau, c'est-à-dire le cheval s'emporte et, dame, gare au cocher s'il n'a pas la poigne solide. Dans ce cas le devoir du cocher est de ne pas lâcher les rênes, de tirer ferme, s'il le faut, et peu à peu le cheval dompté par cette énergie redevient calme. Il en est de même pour l'être humain : son cocher, sa volonté, doit agir énergiquement sur la colère, les rênes qui relient la force vitale à la volonté doivent être tendues et l'être reprendra vite son sang-froid.

Qu'a-t-il fallu à ce cocher pour avoir raison d'un animal cinq fois plus fort que lui ? Une lanière de cuir assez longue, un mors bien disposé, et voilà tout. Or nous verrons plus tard combien la force nerveuse, qui est le moyen d'action de la volonté sur l'organisme, aura son importance en magie, mais n'anticipons pas.

Quand on connaît la constitution de l'homme en corps, vie et volonté, est-on magicien ?

Hélas ! pas plus que quand on voit conduire. Pour être magicien, il ne suffit pas de savoir théoriquement, il ne suffit même pas d'avoir appris ce qu'il faut faire dans tel ou tel traité, il faut mettre soi-même la main à la pâte, car c'est en conduisant souvent et

des chevaux de plus en plus difficiles qu'on devient cocher.

Ce qui différencie la magie de la science occulte en général, c'est que la première est une science *pratique*, tandis que la seconde est *théorique* ; mais vouloir connaître la magie sans connaître l'occultisme, c'est vouloir conduire une locomotive sans avoir passé par une *école théorique* spéciale. On prévoit le résultat.

Or, de même que le rêve de l'enfant à qui l'on donne un sabre de bois est d'être général sans passer par la caserne, le rêve de l'ignorant qui entend parler de ces choses est de commander, avec des formules apprises par cœur, des mouvements rétrogrades aux fleuves et de l'obscurité au soleil, le tout pour « poser » devant les amis ou pour séduire une fermière du village voisin.

Et notre homme est tout déconcerté d'échouer piteusement dans son aventure ! Mais que diraient les soldats si l'enfant au sabre de bois venait leur donner des ordres ? Avant de commander aux forces en action dans un grain de blé, apprenez à commander à celles qui agissent en vous-même, et souvenez-vous qu'avant de monter dans une chaire en Sorbonne, il faut passer par l'école, par le lycée, par la faculté. Si cela vous semble trop difficile ou trop long, faites-vous palefrenier, l'école vous suffira, ou quelques mois d'apprentissage.

La magie, étant une science *pratique*, demande des connaissances théoriques préliminaires, comme toutes les sciences pratiques. Mais on peut être mécanicien après avoir passé par l'école des Arts et Métiers, et

alors on est *ingénieur* mécanicien, ou mécanicien après avoir été en apprentissage, et alors on est *ouvrier* mécanicien. Il y a de même dans nos villages des *ouvriers* en magie qui produisent quelques phénomènes curieux et opèrent des guérisons parce qu'ils ont *appris* à le faire en le voyant faire par celui qui les a enseignés. On les appelle généralement des « sorciers » et on les craint, bien à tort, ma foi.

A côté de ces ouvriers du magisme, il existe des chercheurs connaissant *la théorie* des phénomènes produits : ce sont les ingénieurs en magie, et c'est à eux surtout que nous nous adressons dans le présent ouvrage.

La magie, étant pratique, est une science d'application.

Qu'est-ce que l'opérateur va donc appliquer ? *Sa volonté*. C'est là le principe directeur, le cocher du système.

Mais à quoi va-t-il l'appliquer, cette volonté ?

A la matière, jamais. Car il se conduirait comme l'ignorant de tout à l'heure, comme le cocher qui voudrait, en s'agitant sur son siège et en hurlant, faire marcher sa voiture pendant que le cheval est encore à l'écurie. Un cocher agit *sur un cheval* et pas sur une voiture. C'est peut-être la troisième fois que nous répétons cette vérité de La Palisse, et il nous faudra la répéter bien souvent encore dans le cours de notre exposition. Un des grands mérites de la science occulte est justement d'avoir déterminé et fixé ce point, que l'esprit ne peut agir sur la matière directement, il agit sur un intermédiaire, et c'est cet intermédiaire qui lui, réagit sur la matière.

L'opérateur devra donc appliquer sa volonté, non pas directement à la matière, mais bien à ce qui modifie incessamment la matière, à ce qu'en science occulte on appelle le plan de formation du monde matériel, le plan astral.

Dans l'antiquité on pouvait définir la magie : l'application de la volonté aux forces de la nature, car les sciences physiques actuelles rentraient dans son cadre, et l'étudiant en magie apprenait le maniement de la chaleur, de la lumière et aussi, comme nous le montre l'histoire du rabbin Jedechiël sous saint Louis, de l'électricité.

Mais aujourd'hui cette définition est trop large et ne répond pas à l'idée qu'un occultiste doit se faire de la magie pratique.

Ce sont bien des forces de la nature sur lesquelles l'opérateur va faire agir sa volonté. Mais quelles sont ces forces ?

Ce ne sont pas des forces physiques, nous venons de le voir, car l'action sur ce genre de forces est le propre de l'ingénieur et non de l'occultiste pratiquant. Mais, en dehors de ces forces physiques, il y a des forces hyperphysiques qui ne diffèrent des premières que parce qu'elles sont produites par des êtres vivants au lieu d'être produites par des machines.

Et nous ne parlons pas des dégagements de chaleur, de lumière et même d'électricité produits par des êtres vivants. Encore une fois ce sont là des forces toutes physiques.

Reichembach a prouvé, dès 1854, que les êtres animés et certains corps magnétiques dégageaient

dans l'obscurité des effluves visibles pour les sensitifs. Ces effluves constituaient pour Reichembach la manifestation d'une force inconnue qu'il appelle l'OD. Depuis, M. le D^r Luys d'une part et M. le colonel de Rochas d'autre part ont retrouvé des manifestations diverses de cette force. Mais un fait aujourd'hui constaté par des centaines de témoins à diverses époques va nous mettre sur la trace de notre définition.

Il y a dans l'Inde des êtres humains dressés pendant de longues années au maniement de ces forces hyperphysiques et qu'on appelle des *fakirs*. Une expérience que font couramment ces fakirs, expérience qui m'a été personnellement rapportée à trois années d'intervalle par plusieurs personnes dignes de foi, et qui, de plus, a été très souvent décrite, est la suivante :

On donne au fakir une graine quelconque qu'on a choisie soi-même. On apporte en même temps un peu de terre qu'on a prise chez soi et l'on met la graine dans la terre, sur les dalles de la salle à manger par exemple. Le fakir, qui est absolument nu, sauf un léger pagne, se place à un mètre environ du tas de terre, assis à l'orientale. Il fixe son regard sur la terre et peu à peu il pâlit et devient immobile, les bras étendus vers la graine. Un hypnotiseur moderne dirait qu'il est en catalepsie. On constate de plus que son corps se refroidit légèrement.

Le fakir reste dans cette posture pendant une heure ou deux. Après ce temps la plante a poussé d'un mètre ou d'un mètre et demi. Si l'on continue l'expérience, la plante, dans l'espace de trois ou quatre heures, se charge de fleurs, puis de fruits qu'on peut manger.

Voilà, brièvement décrite, cette expérience que nos lecteurs habituels connaissent bien pour l'avoir lue souvent. Que s'est-il donc passé ?

La volonté du fakir a mis en jeu une force qui anime en quelques heures une plante qu'une année de culture conduirait à peine au même résultat. Or, cette force n'a pas dix noms pour l'homme de bon sens, elle s'appelle : la vie.

Que la vie soit une résultante ou une cause du mouvement organique, c'est ce que nous n'avons pas à discuter ici. L'important est de bien retenir ce fait, que la volonté du fakir a agi sur la vie en sommeil dans le végétal et a non seulement mis cette force vitale en mouvement, mais encore lui a fourni des éléments d'action plus actifs que ceux que lui fournit habituellement la nature. A-t-il fait pourtant là un acte surnaturel ? Pas le moins du monde. Il a exagéré, précipité un acte naturel ; il a fait une expérience magique, mais n'a rien produit qui aille à l'encontre des lois fixes de la nature.

C'est donc en agissant sur la vie de la plante que le fakir actionne la matière de cette plante. Mais avec quoi a-t-il agi sur cette force vitale [endormie dans la plante ? Les enseignements de la science occulte nous permettent de répondre sans crainte : *avec sa propre force vitale*, avec cette force qui, dans lui, produit les phénomènes attribués par les médecins à la vie végétative, à la vie organique de l'être humain.

Le point qui dérouté le chercheur habitué à une force physique, c'est que la vie puisse sortir de l'être humain et agir à distance ; mais une étude, même

superficielle, des faits de guérison produits par nos modernes magnétiseurs depuis cinquante ans mettra vite le chercheur sur la voie que nous indiquons.

Pour donner cours encore une fois à notre manie, souvent fatigante pour le lecteur, des comparaisons, racontons encore une petite histoire de carrosserie à propos du fakir et de son expérience.

Le fakir peut être comparé, nous le savons, à un équipage dont sa volonté est le cocher, sa force vitale le cheval et son corps la voiture.

La graine est un autre équipage dont la voiture est bien lourde pour un pauvre cheval malingre (la vie de la plante) et dont le cocher tout jeune et encore inexpérimenté s'est endormi pour le moment.

Or, notre premier équipage arrive devant le second. En pensant aux souffrances et à la longueur du temps que va mettre ce pauvre cheval pour gravir la côte, le cocher-fakir est pris de pitié. *Il dételle son cheval*, l'attelle à l'autre voiture, réveille l'autre cocher qui prend les guides. Quant à lui, il prend les deux chevaux par la bride au niveau du mors et les excite de la voix.

En un rien de temps (quatre heures), la côte (évolution du végétal), qui aurait demandé longtemps (un an) pour être gravie dans les conditions habituelles, est montée.

Cela fait, le cocher-fakir ramène son cheval (sa vie) et le rattelle à sa propre voiture (son corps) qui jusque-là était restée en souffrance (en catalepsie) sur la route.

Avez-vous compris l'action du fakir sur la plante ?

Si oui, vous avez pu juger du rôle de la vie dans les expériences magiques. De tout cela il ressort que la force sur laquelle agit la volonté, c'est la vie. Et c'est au moyen de la vie dont la volonté humaine dispose qu'elle est à même d'agir sur la vie de quelque autre être, qu'il soit visible ou invisible. Mais n'anticipons pas.

Nous pouvons déjà définir la magie : l'action consciente de la volonté sur la vie. Mais cette définition n'est pas encore complète à notre avis.

La volonté est une force qu'on trouve dans tous les êtres humains. Mais combien peu savent user convenablement de leur volonté ? Il faut donc non seulement posséder de la volonté, mais encore savoir la mettre en usage, et l'éducation, l'entraînement seuls permettent d'obtenir un tel résultat. Au terme volonté nous ajouterons donc l'adjectif entraînée ou mieux *dynamisée* qui indique l'effet de l'entraînement.

D'autre part, le mot vie, ou vie universelle, prête à beaucoup d'interprétations et de discussions et ne rappelle pas assez les rapports qui existent entre toutes les forces de la nature. Nous prendrions bien force vitale, mais ce terme a été pris dans une acception tout humaine. Pour distinguer les forces dont s'occupe la magie des forces physiques, nous allons les appeler d'un nom qui ne manquera pas de nous attirer les foudres des philosophes matérialistes ou autres : FORCES VIVANTES. Ce nom est absurde, diront nos adversaires. Que nous importe, il est clair et correspond, à notre avis, à une réalité stricte. Nous chercherons à le prouver par la suite.

Groupant tous les éléments produits, nous obtenons en fin de compte comme définition de la magie : La magie est l'APPLICATION DE LA VOLONTÉ HUMAINE DYNAMISÉE A L'ÉVOLUTION RAPIDE DES FORCES VIVANTES DE LA NATURE.

Cette définition montrera le plan tout entier sur lequel est établi cet ouvrage.

Nous voyons en effet tout d'abord que le générateur des moyens d'action primordiaux, la volonté et la vie, considérée comme véhicule de la volonté, c'est l'homme.

Nous aurons donc à faire une étude de l'être humain considéré surtout au point de vue psychologique.

C'est ainsi que nous serons amené à traiter des différents procédés d'entraînement quand nous connaîtrons sur quelle base cet entraînement peut s'obtenir dans l'être humain.

Mais une fois l'entraînement obtenu, une fois l'action consciente de la volonté développée, cette action doit s'exercer sur des objets bien déterminés et dans un champ d'opération bien délimité.

Aussi traiterons-nous de la nature telle qu'elle est conçue par les magiciens, des aides et des obstacles que cette force humaine dirigée par la volonté est susceptible d'y rencontrer.

C'est là que nous ferons nos efforts pour justifier notre terme bizarre de *force vivante* en montrant comment la vie peut agir, dans certains cas, comme une force toute physique et en suivant les mêmes lois, si on la matérialise, et comment, au contraire, une

force physique subitement évoluée sous l'influence du dynamisme vital peut agir en manifestant des traces d'intelligence.

C'est de ce double jeu de la vie sur les forces physiques, et des forces physiques sur la vie, que résulte toute l'action de l'opérateur sur les plantes, sur les animaux et en général sur tous les auxiliaires qu'il demandera à la nature pour appuyer sa volonté, ainsi que l'application des influences des astres dont les émanations sont considérées par la magie comme des forces vivantes dans toute l'acception du terme.

Nous ne nous faisons aucune illusion sur l'effet que peuvent produire de telles études en l'esprit des chercheurs qui ont leur siège fait et pour lesquels la science a déjà atteint le *nec plus ultra* de l'évolution possible.

Ces chercheurs ont rendu à l'humanité, par leurs découvertes analytiques, des services assez éminents pour avoir le droit d'être sévères. Une loi fatale veut aussi que tout ce qui semble sortir des bornes étroites de la routine soit d'avance condamné au pilori.

C'est aux jeunes que je m'adresse, à ceux qui ne redoutent aucune affirmation, aucune audace, à ceux qui sentent qu'il y a autre chose que ce qu'on leur enseigne dans les hautes écoles et dans les Facultés. A ceux-là je dis : Étudiez soigneusement les explications données par la magie, méditez-les et ne les acceptez que sous le contrôle très sérieux de l'expérimentation. Vous êtes appelés bientôt à étudier des *forces douées d'intelligence*, ce qui vous éloignera des études de vos maîtres actuels autant que l'étude de la trans-

formation de l'énergie a éloigné vos maîtres de l'ancienne physique du commencement du siècle. Habitez-vous donc à regarder froidement l'inconnu face à face, sous quelque aspect qu'il se présente, fût-ce celui d'un classique fantôme. Vainqueurs d'hier du bigotisme clérical, ne soyez pas vaincus aujourd'hui par le bigotisme scientifique, aussi dangereux sous ses apparences libérales. Fiers de votre liberté, usez-en, et apprenez à être personnels en tout, même dans la détermination de vos opinions scientifiques.

PAPUS.

ORDRE KABBALISTIQUE

DE LA ROSE † CROIX

Thèse de Licence

Du sens et du symbolisme du mot

$\aleph$ ι $\beth$ (CAÏN)

Ce qui apparaît au premier abord dans le mot $\aleph\iota\aleph$, c'est le signe ι de l'éternité placé entre le signe $\aleph$ de l'existence individuelle et le signe $\beth$ de l'existence matérielle.

Le signe ι , dixième lame du Tarot, commence la partie négative du second septenaire ; il doit donc

représenter la conception du septenaire, mais seulement dans ses reflets. La notation numérique, d'accord avec la notation tarotique, indique à priori que la sommation du mot $\aleph\iota\aleph$ ne donnera pas 7, mais l'un des membres obtenu par la combinaison de ceux dont la somme est 7.

On a :

$$\beth = 19$$

$$\iota = 10$$

$$\aleph = 14$$

$$\text{Somme} \dots\dots\dots = 43 \text{ Mais } 43 = 4 + 3 = 7$$

La somme 43 n'est qu'un reflet du septenaire.

Considérons maintenant le $\beth = 19$, et examinons son rapport avec la somme :

$$1 + 2 + 3 + \dots\dots\dots + 41 + 42 + 43 = 946$$

Ajoutons les trois nombres de cette somme : $9 + 4 + 6 = 19$. Donc le $\beth$ n'est lui-même qu'un reflet du mot entier $\aleph\iota\aleph$, et comme le nombre 19 ou $1 + 9 = 10$ n'est qu'un reflet de $\iota = 10$, le $\beth$ n'est qu'un reflet bi-réfléchi de ι .

Quant à la somme $1 + 2 + 3 + 4 + \dots\dots\dots + 945 + 946 = 447,931$, la somme des chiffres $4 + 4 + 7 + 9 + 3 + 1 = 28$. Mais $28 = 2 + 8 = 10$. Donc la tonique $\iota = 10$ est reflétée à deux octaves de degré différent dans le $\beth$ et dans l'ensemble $\aleph\iota\aleph$.

Soit maintenant le $\aleph = 14$, reflet 7×2 du septenaire, et faisant la somme $1 + 2 + 3 + \dots\dots\dots + 13 + 14 = 105$. Mais $105 = 1 + 0 + 5 = 6$, qui est le produit des facteurs premiers 2 et 3. Nous

retrouvons le facteur 2 qui en $14 = 2 \times 7$ avait fourni le premier reflet du septénaire. Mais la somme :

$$1 + 2 + 3 + 4 + 5 + 6 = 21$$

donne un reflet nouveau du septénaire, car $21 = 7 \times 3$, et nous voyons apparaître le facteur 3 qui était annoncé par l'apparition de 6. Remarquons enfin que la somme $7 + 3$ des deux facteurs de 21 est 10.

$\daleth = 14$ représente donc le lien entre le septénaire 7 et le septénaire reflété dans le ternaire 7×3 . Si d'ailleurs nous faisons la somme

$$1 + 2 + 3 + \dots + 104 + 105 = 5,565,$$

nous trouvons de nouveau $5 + 5 + 6 + 5 = 21 = 7 \times 3$

Quant à $\imath = 10$, la somme $1 + 2 + 3 + \dots + 10 = 55$ et $5 + 5 = 10$; la somme $1 + 2 + 3 + \dots + 55 = 1,540$ et $1 + 5 + 4 + 0 = 10$. Le nombre $\imath = 10$ est immuable comme l'Éternité et le Sphinx qu'il représente.

L'examen alchimique du mot $\imath\aleph$ nous fournira quelques renseignements au moins étranges.

On a en kabbale tarotique :

$\imath$ représente la Vierge, Diane, la Lune ☾ l'argent;

$\aleph$ — le Soleil ☉ , l'or;

$\imath$ le résultat des forces combinées ☆ , l'équilibre;

On a donc :

Le Thélème de tout est ici : $\text{☆} \imath \text{☾}$ La Lune en est la mère.
 $\text{☉} \aleph$ Le Soleil en est le père.

Examinons à part le signe $\imath\aleph$, comme résumant en lui les deux potentialités de $\imath$ et de $\aleph$. Il est formé de 2 figures à 3 cotés, ou 2×3 , ce qui était à prévoir à

cause des facteurs 2 et 3 étudiés plus haut, ce qui donne en décomposant :

$\triangle$ Il monte de la terre au ciel, ∇ et derechef il descend

Et : $\imath$ ☾ Il reçoit la force des choses supérieures ☾

$\imath$ ☆ ☉ $\aleph$ et des choses inférieures ☉ $\aleph$

C'est la formule des alchimistes grecs.

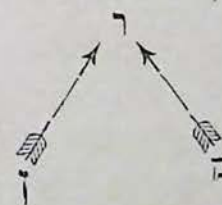
$\alpha\nu\omega$ τὰ $\triangle$ en haut $\kappa\alpha\tau\omega$ τὰ ∇ en bas
 $\sigma\upsilon\rho\alpha\nu\iota\alpha$ les choses célestes $\epsilon\pi\iota\gamma\epsilon\iota\alpha$ les choses terrestres

$\delta\iota'$ $\alpha\rho\epsilon\nu\omicron\varsigma$ καὶ $\theta\eta\lambda\tau\omicron\varsigma$ ☆ Par le mâle et la femelle
 $\pi\lambda\eta\rho\omicron\upsilon\mu\epsilon\nu\omicron\nu$ τὸ $\epsilon\rho\gamma\omicron\nu$ l'œuvre est accomplie

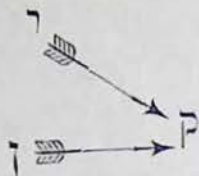
C'est aussi la formule de Ripley :

S'unissant dans l'amour
 et la tranquillité, dans la
 proportion exacte d'eau et
 de terre. ☆ $\imath$ ☾ La femme blanche
 $\aleph$ ☉ et le mari rouge

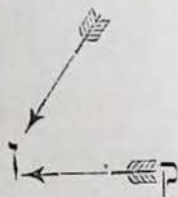
Il y avait là un écueil à éviter, et que nous croyons avoir franchi sans l'aborder. La base $\imath + \aleph$, existence individuelle et existence matérielle, couronnée de $\imath$ l'éternité, semblait devoir donner lieu à une interprétation du genre de ceci : l'éternité n'est qu'une durée nécessaire où les contingences individuelles et matérielles s'absorbent dans un perpétuel devenir. Nous croyons que cette interprétation serait une grossière erreur. Elle correspondrait en effet à une disposition des lignes de force dont voici le schéma :



où l'éternité γ serait la résultante des existences individuelles et matérielles, ou au schéma :



La vie matérielle est un degré individuel de l'éternité. Mais nous savons que l'idée de reflet doit dominer l'interprétation du mot entier. Nous prendrons donc le premier schéma en sens contraire, en bas, reflet du haut, et le second de droite à gauche, ce qui donne :



Disposition que nous avons adoptée. Nous prétendons maintenant démontrer que cette disposition est la seule vraie.

On a en effet :

$$\gamma = 10 \quad \text{C}$$

$$\gamma 14 \triangle p = 19 \odot$$

Or la densité de l'argent est 10,4 $\gamma = 10$;
 — la densité de l'or est 19,2 $p = 19$;
 — la densité du mercure est 14,4 $\gamma = 14$;
 quand le mercure est solide à une température de -42° centigrades. Or la moyenne $\frac{10,4+19,2}{2}$ des densités de C et de $\odot$ est précisément 14,8, qui diffère à peine de 14,4, et qui est absolument exacte, si nous ne

tenons compte que de la partie entière. Mais pourquoi est-ce la densité du mercure solidifié et non celle (13,6) du mercure ordinaire ? C'est que le mot γp , reflet d'un principe, ne pouvait donner qu'un état exceptionnel, reflet d'un état normal, et que de plus, comme le mot de mercure n'est lui-même qu'un symbole, le sens en doit être pris dans le sens de mercure fixé. Or, quel moyen plus simple de figurer le mercure fixé que de le désigner par l'état où il devient solide (changement de l'eau en terre), où il atteint son maximum de densité, état qui ne peut être obtenu que par des procédés très avancés, et qui permettent à ceux qui les emploient de dire avec un légitime orgueil : *Mercurius noster non est mercurius vulgaris!* (R. Lulle).

Examinons maintenant le signe $\gamma = 14$. γ étant le résultat des deux potentialités γ et p , n'est, comme nous l'avons établi plus haut, qu'une demi-somme. La somme entière 14×2 ou 28 est l'équivalent du fer.

$$\begin{array}{r} \text{Faisant la somme } p = 19 = 1 + 9 = 10 \\ \text{et } \gamma = 10 \end{array} \quad \begin{array}{r} = 1 \\ = 1 \\ \hline = 2 \end{array}$$

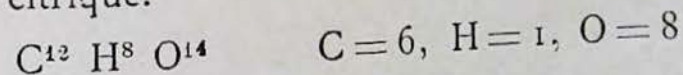
$$\text{Total: } p + \gamma$$

$$\text{Faisons le produit } p = 19 \text{ multiplié par } \gamma = 10, \\ 19 \times 10 = 190$$

et ajoutons la somme, on a

$$p + \gamma + p \times \gamma = 2 + 190 = 192.$$

Quel est le corps dont l'équivalent est 192 ? C'est l'acide citrique.



Nous lisons dans les comptes rendus de l'Académie des sciences : « M. Berthelot présente à l'Académie de

« échantillons d'argent allotropique obtenus par M. Carey-Lea. Ces échantillons offrent l'aspect de l'or comme éclat, comme couleur et comme apparence extérieure. » Il les obtient en ajoutant à l'argent une petite quantité de fer et d'acide citrique.

Il n'y a pas, dans la découverte de Carey-Lea, une transmutation, et d'ailleurs nous ne devons pas nous attendre à une réalisation absolue ; il n'y a qu'un reflet de réalisation dans le mot קִי ; aussi la découverte de Carey-Lea n'est-elle qu'une transformation approximative, un reflet de chrysopée.

En résumé, pour clore ce travail déjà long, me sera-t-il permis de donner ici une traduction imparfaite du sens total du mot קִי.

קִי

Je suis celui qui attire, celui dont l'action éternelle (י) atteint comme une arme (ק) ceux dont l'esprit cherche la réalisation (י).

ק

Je suis le maëlstrom tournoyant de la côte de Colchide, où tant de nefs se sont broyées, et quand le Grec me crie sa plainte et maudit Caïn, je lui renvoie sa plainte en cri de triomphe ; du cri : Caïn ! l'étrange écho fait : *νίκα*, victoire !...

י

Car je suis le génie des reflets, dominé par la Lune ; je n'ai pour mes sectateurs qu'ombres impalpables : gouffre d'assimilation, j'absorbe sans pitié ces géné-

rations de chercheurs, comme jadis, dragon du seuil des temps, j'absorbai Habel.

י

En moi ils disparaissent comme l'or dans le vif argent, car je suis aussi le mercure ondoyant qui change en réflexion la transparence du verre et ne présente plus à l'œil trompé qu'une image intervertie.

קִי

Je préside aux œuvres inutiles, aux travaux sans résultat. Je suis le conseiller dupeur des alchimistes sans savoir, des faux adeptes, des mages d'exportation. A travers un précepte de leur science, précepte où ils croient voir la concentration que je personnifie, ils pourraient cependant lire, s'ils savaient, que je suis le père de toutes les adversités, le protecteur du travail inutile...

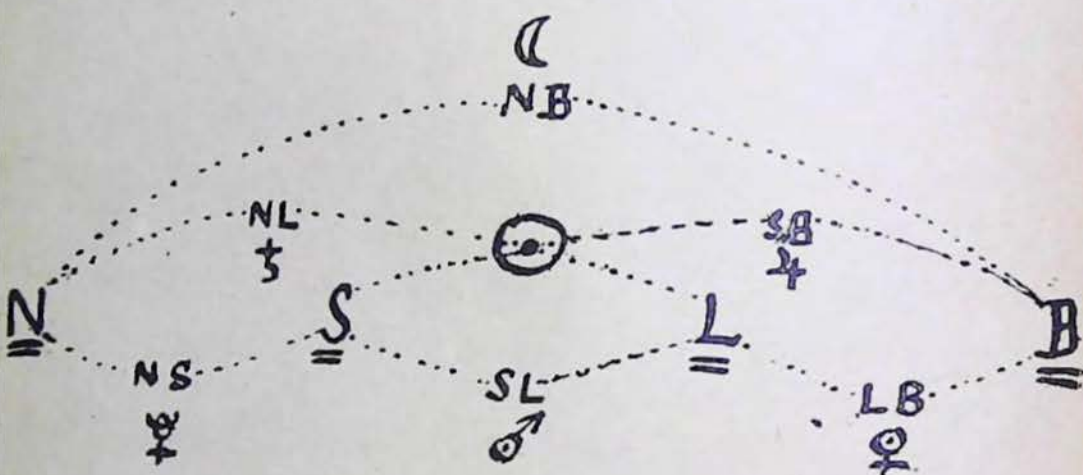
Caïn, Omnium Adversitatum Generator, Vanè Laborantibus Adest!...

MICHEL DELÉZINIER, S. I.

20 Novembre 1892.

CORRESPONDANCE DES SEPT PLANÈTES

ET DES QUATRE TEMPÉRAMEMENTS



Les quatre tempéraments (Polti et Gary) engendrent par leurs rapports 6 combinaisons fondamentales correspondant aux 6 planètes par couples d'opposition analogues. L'équilibre parfait des 4 tempéraments correspond au soleil.

Voici, d'après ce tableau, les 24 combinaisons analytiques avec leurs correspondances planétaires. Entrer dans les observations serait aussi long que superflu : un simple examen les fera surgir multiples et fécondes si l'on prend soin de lire ces combinaisons sur le schéma planétaire, et d'examiner attentivement chaque ligne horizontale et chaque colonne verticale

isolément et par couple d'opposition. (Cf. *Les sept types planétaires*, dans Desbaroles).

NS <i>subjectif</i> ✚	N S L B ✚ ♂ ♀	N S B L ✚ ♀ ♂	S N L B ✚ ♂ ♀	S N B L ✚ ♀ ♂
BL <i>objectif</i> ♀	B L S N ♀ ♂ ♀	L B S N ♀ ♀ ♂	B L N S ♀ ♂ ♀	L B N S ♀ ♀ ♂
SL <i>corporel</i> ♂	S L B N ♂ ♀ ♂	S L N B ♂ ♂ ♂	L S B N ♂ ♀ ♂	L S N B ♂ ♀ ♂
NB <i>intellectuel</i> ☾	N B L S ☾ ♀ ♂	B N L S ☾ ♂ ♂	N B S L ☾ ♀ ♂	B N S L ☾ ♀ ♂
SB <i>actif</i> ♂	S B N L ♂ ☾ ♂	S B L N ♂ ♀ ♂	B S N L ♂ ♀ ♂	B S L N ♂ ♂ ♂
NL <i>passif</i> ♂	L N B S ♂ ☾ ♂	N L B S ♂ ♀ ♂	L N S B ♂ ♀ ♂	N L S B ♂ ♂ ♂

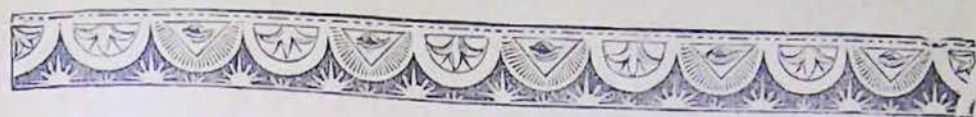
{ N
 S équilibre ☉, remplacer dans chaque combinaison la planète médiane de transition par le soleil, ce qui donne l'opposition d'une dominante et d'une mineure résolue par l'équilibre central de la tonique donnant le complémentarisme intégral des six combinaisons comme il se peut voir au schéma.

Le tableau des combinaisons binaires (Polti et

Gary, p. 14) se transposera facilement à l'aide des données de la première colonne.

(Pour la section BC, Ram, de KΥMPIΣ, B. G. E.)

VVRGEY



PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

Le Mythe et les Symboles du Feu

CHEZ LES PREMIERS FORGERONS

Nous sommes dans l'Asie centrale à l'âge de la pierre polie pendant que le reste du monde est encore à l'âge de la pierre taillée. Les hommes connaissent l'art de se procurer du feu. Les étincelles qui jaillissent à chaque percussion dans la taille des silex avaient été pour eux toute une révélation. Ils avaient même remarqué que le choc d'un morceau de *pyrite de fer* avec un silex ou un fragment de quartz donnent de plus nombreuses étincelles, et c'est par ce moyen surtout qu'ils se procuraient du feu. Cependant un autre procédé était aussi connu : celui du choc de deux morceaux de *bambou*.

Quelques tribus s'adonnèrent à la recherche des pyrites, et, tout en cherchant ces pierres jaunes à éclat métallique, découvrirent la pyrite de cuivre, l'or, l'argent, les minerais de fer et d'étain. Du bois allumé dans le voisinage de filons à fleur de terre leur fit découvrir l'art de traiter les minerais. Les Indiens,

dans certaines contrées de l'Amérique, ne connaissent pas encore aujourd'hui d'autres procédés pour abattre le minerai d'argent, que de l'incendier à l'aide de fagots entassés dans les excavations où les filons sont à nu. Le même fait s'est vu chez les peuplades sauvages de l'Afrique.

L'or se recueillait avec des peaux de moutons (toison d'or) dans le lit des torrents, ainsi que le faisaient naguère encore quelques habitants de la haute Ariège, mais on ne tarda pas à l'arracher du sein des montagnes, comme les autres minerais.

L'éclat de l'or était comparé à celui du soleil et l'éclat de l'argent à celui de la lune. On représentait le premier par un disque avec un point au milieu, le second par un croissant. Les pyrites étaient comparées à l'or, mais en les réduisant par le feu, tandis que la pyrite de fer donnait un métal sombre considéré comme vil; la pyrite de cuivre donnait un métal comparable à l'or quoique d'un moindre éclat, c'était un sous-or en quelque sorte. De même l'étain pouvait se comparer à l'argent, c'était un sous-argent. Le cuivre pouvait être placé sous le signe du soleil, l'étain sous celui de la lune. Et de même que le soleil était considéré comme mâle et la lune comme femelle, les métaux solaires étaient mâles et les métaux lunaires femelles. Il était donc possible de les marier, et, de là, les alliages. Le mariage de l'or et de l'argent ne donna aucun résultat avantageux, mais il en fut tout autrement du mariage du cuivre et de l'étain. Il engendra le *bronze*, métal sacré et désormais très usuel.

Lorsque le polissage du silex fut inventé, le frotte-

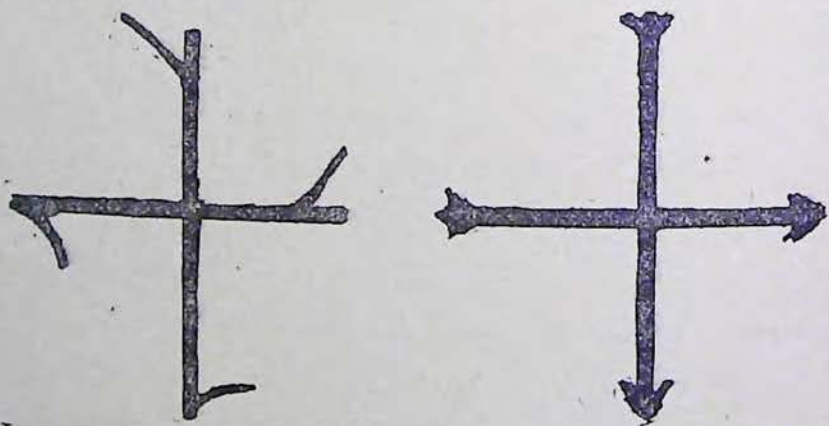
ment et la perforation biconique de ces pierres firent connaître un moyen nouveau et meilleur que les précédents de se procurer du feu. Le procédé du choc des pierres fut abandonné et c'est le frottement de deux morceaux de bois qui devint la méthode de prédilection des tribus les plus avancées en civilisation. Toutefois, l'emploi du bois fit qu'on conserva une sorte de vénération pour l'ancien procédé des bambous qu'on voit figurer dans les monuments sous forme de roseau ou de fêrle ou nartex. Lorsque les petits enfants demandaient à leurs parents la raison de cette vénération, on leur répondait qu'il y avait bien longtemps, un génie avait dérobé le feu du ciel et l'avait enfermé là-dedans pour que les hommes pussent s'en servir.

Au sein des peuplades de la pierre polie, les tribus métallurgiques de race touranienne étaient à peu près nomades, car elles ne restaient dans un endroit qu'autant qu'elles y trouvaient en abondance du minerai et du bois. A défaut de ces éléments, ou à certains signes que ces communautés superstitieuses regardaient comme de mauvais présages, elles se transportaient avec leur matériel dans des sites plus propices, où elles travaillaient de nouveau. Elles se cantonnaient dans les montagnes et c'est le plus souvent dans les grottes qu'elles établissaient leurs fourneaux. La main-d'œuvre n'était pas divisée : la même famille ramassait le minerai, carbonisait le bois et façonnait les instruments.

Naturellement, les tribus métallurgiques rendaient un culte au feu descendu du ciel qui leur permettait de travailler les minerais. Le feu était pour eux un

divin ouvrier qui transformait les métaux et les façonnait ; que dis-je ! qui transformait toute la nature et donnait la forme à toute chose. De là l'origine de cet aphorisme du moyen âge : *igne natura renovatur integra* ; on voit qu'il remonte bien haut.

Tous les objets qui servaient à allumer le feu étaient regardés par eux comme sacrés. Voici, du reste, comment se pratiquait cette opération : Un bâton terminé en pointe ou *bâton allumeur* était muni d'une corde de chanvre mêlé à du poil de vache, et, à l'aide de cette corde enroulée autour de sa partie supérieure, un homme lui imprimait un mouvement rotatoire alternatif de droite à gauche et de gauche à droite. Ce mouvement avait lieu dans une petite fossette pratiquée au point d'intersection de deux morceaux de bois d'acacia placés transversalement l'un au-dessus de l'autre, de manière à former une *croix*, tandis que leurs extrémités, branchues ou terminées par un nœud, étaient fixées solidement par *quatre clous* de bronze, afin qu'elles ne pussent tourner ni d'un côté, ni de l'autre.



La croix était l'objet de la vénération des métallurgistes, de même que les *clous* qui servaient à la fixer,

le *marteau* servant à les enfoncer, les *tenailles* ou pinces, etc., et surtout le bâton allumeur ou *lance*. Le signe de la croix leur servit en conséquence de marque particulière, de signe de distinction ou de reconnaissance, en même temps que de marque de fabrique. Cette marque se retrouve sur les poteries antiques du Pérou et sur les sculptures de Mitla et de Palenqué. Enfin M. Gabriel de Mortillet a démontré que le signe de la croix, employé comme emblème sacré, est antérieur, en Europe, de plus de mille ans à l'introduction du christianisme dans la Gaule. On l'observe sur les poteries trouvées dans le lac d'Aix en Savoie, sur plus de la moitié des vases provenant des terramarres de l'Emilie (âge du bronze), enfin sur toutes les tombes des cimetières de Golasecca, près du lac Majeur.

Nous avons essayé de grouper tous les symboles des premiers métallurgistes sur la planche ci-contre. Plus tard, nous les retrouverons dans les catacombes de Rome et jusque dans les églises catholiques actuelles.

Les méthodes d'extraction et de fabrication des métaux étaient tenues secrètes et entourées de rites mystérieux et effrayants. Les métallurgistes rendaient un culte à la *terre-mère* des métaux. Ils célébraient ses fêtes en dansant avec frénésie au bruit de leurs armes de métal, de leurs instruments, des cymbales et des tambours, et en poussant d'horribles hurlements. Les populations voisines n'approchaient d'eux qu'en tremblant. On les croyait en possession d'un pouvoir magique, qui leur permettait de transformer les métaux les uns dans les autres, de faire de l'or et

de forger la foudre. On disait que les volcans étaient leurs forges. Ils passaient pour maîtres du feu du ciel et des vents, qu'ils tenaient, disait-on, renfermés dans des outres.

Cette dernière croyance reposait sur la confection de l'espèce de soufflet qui est encore en usage chez quelques tribus métallurgiques de l'Inde. Il consiste d'ordinaire en une peau de daim ou de chèvre, enlevée à l'animal en ouvrant la partie postérieure; les trous qui correspondent aux pattes sont cousus; à l'extrémité du cou on introduit une buse de bambou et le bout de la queue est coupé transversalement, de façon à ménager, lorsque les extrémités sont réunies, une fente allongée et droite pour l'introduction de l'air. Cette fente peut s'ouvrir et se fermer à volonté, et, lorsqu'elle est fermée, l'homme chargé de manœuvrer le soufflet appuie de tout son poids sur la peau gonflée, forçant l'air qui y est enfermé à sortir par la buse dans le foyer.

Les sorciers lapons vendent, encore de nos jours, aux matelots, le bon vent qu'ils tiennent clos dans des vessies et le lecteur se rappelle sans doute des outres que le roi Eole remit à Ulysse et dans lesquelles étaient enfermés les aquilons.

On comprend de quel prestige devaient jouir les métallurgistes auprès des tribus ignorantes qui les entouraient, de quelle vénération mêlée de terreur ils étaient l'objet. Les premiers couthites et sémites les appelaient *Kabirim*, les puissants, les forts. Comme maîtres des vents, les couthites navigateurs mirent plus tard leurs images à la proue de leurs navires et

les invoquèrent comme dieux de la navigation. Pour les autres peuples, les Cabires étaient les compagnons de travail d'un dieu-artiste dont le nom contient les trois lettres P H T : le *Phtha* des Egyptiens, le *Yaphet* des sémites, l'*Héphaïstos* des Grecs, tous mots qui veulent dire le *brillant*, le *pheu* ou *feu*.

Cette primitive théorie du feu et ce premier travail des minerais constituent l'origine d'une science secrète conservée dans l'antiquité au fond des sanctuaires et qu'au moyen âge on a nommée *alchimie* (la science de *Kemi*, de l'Égypte). Néanmoins, la transformation des minerais par le feu ne forme que la première partie de cette science. Le mythe et les symboles du feu chez les *premiers agriculteurs* nous en feront connaître la seconde partie qui a pour base la *fermentation*.

D^r FUGAIRON.

Considérations sur l'attraction

ET LA RÉPULSION

LE MOUVEMENT LIBRE ATOMIQUE (1)

Avant de décrire la méthode biométrique en elle-même, il me semble nécessaire de s'appesantir sur le

(1) Ce remarquable travail forme le chapitre II d'un livre qui paraît dans dix jours chez Carré et qui a pour titre : LA FORCE VITALE; notre corps fluïdique, sa formule biométrique.

premier des deux facteurs qui la constituent, je veux dire la *force de vie universelle*, telle que la science actuelle cherche à la concevoir.

J'étudierai ensuite, après les statistiques fournies, la *force vitale humaine*, qui n'est que de la vie générale et notre force vitale particulière, et exprimer, par des formules d'attraction et d'expansion de l'une vers l'autre, le rapport intime et harmonieux qui existe entre ces forces, dont la pénétration réciproque se complète intelligemment. J'ai pu les faire rentrer dans le domaine de la physique par l'enregistrement de leurs modes attractifs et répulsifs et tirer enfin cette conclusion que l'homme n'est pas seulement rattaché au chimisme universel par son corps, mais qu'il l'est encore par sa force vitale (corps vital, *Enormon* d'Hippocrate), relié à l'esprit du monde, dirait Paracelse. Pas plus que la terre, l'homme n'est isolé dans l'espace ; il est rattaché au monde général par des forces qui nous échappent, et qui pourtant se révèlent par des phénomènes étranges, comme la télépathie, les transmissions sans contact, les phénomènes à distance, ou simplement les modifications de notre constitution vitale pressentant les changements de temps, et peut-être éprouvant les épidémies. Ne voir le corps humain qu'en contact avec le règne matériel de l'univers, c'est limiter d'une façon arbitraire le domaine où ses facultés, ses aptitudes et ses besoins peuvent s'exercer. Il est donc bon de chercher à briser la ceinture qui enveloppe l'humanité matérielle et de relier l'homme à l'ensemble de la création, comme à son semblable, par une force commune de vie ; ce qui

permettrait d'interpréter les liens mystérieux qui les unissent les uns aux autres.

La question, si délicate qu'elle soit, semble possible à des esprits de mérite.

M. Lodge, président de la Section de Mathématiques au Congrès de l'Association britannique pour l'avancement des sciences, s'exprime ainsi à cet égard : « La découverte d'un nouveau mode de communication à travers l'éther n'est nullement incompatible avec le principe de la conservation de l'énergie, ni avec aucune de nos connaissances actuelles. » Et, autre part : « La vie n'est pas de l'énergie, la mort d'un animal n'affecte pas, le moins du monde, la somme de l'énergie ; toutefois, un animal vivant exerce sur l'énergie une action qu'il n'exerce plus après la mort. La vie est un *principe dirigeant*, qui n'a pas encore trouvé sa place dans le domaine de la physique. » Il affirme aussi ailleurs : « La relation entre la vie et l'énergie est encore inconnue. »

Tout en maintenant inabordable la question de cause, Spencer, dans son livre sur les premiers principes, proclame la permanence de la force et, conséquemment, de la vie, et, après la destruction des choses, prédit leur reconstitution : « Les forces universellement existantes d'attraction et de répulsion, qui impriment un rythme à tous les changements mineurs de l'univers, impriment aussi un rythme à la totalité de ces changements, produisent tantôt une période immense, durant laquelle les forces attractives prédominent, et causent une concentration universelle, tantôt une période immense, durant laquelle les

forces répulsives prédominent, et causent une diffusion universelle des ères alternatives d'évolution et de dissolution. »

Ne semblerait-il pas que la conception d'attraction et de répulsion, comme caractéristique de la vie générale, faite par Spencer, permit la réalisation du désir de M. Lodge de voir la vie entrer dans le domaine de la physique, comme je pense l'avoir fait en permettant d'enregistrer ses phénomènes d'attraction et de répulsion. L'attraction de Newton ne serait qu'un mode de vie, une phase de concentration universelle, d'après les idées de Spencer.

Dans les livres hindous, avec un langage ésotérique, nous retrouvons la même conception de la vie, considérée comme force, avec un facteur de plus, de l'intelligence comme principe causal, regardé par Spencer comme inabordable. Je ne puis résister à la tentation de citer en entier le passage du livre :

« La chose impérissable de l'univers, que le Pralaya universel lui-même traverse sans la détruire, est ce qui peut être appelé, indifféremment, *espace, durée, matière* ou *mouvement*, non une chose ayant ces quatre attributs, mais une chose qui est ces quatre attributs à la fois; et toujours l'évolution prend sa source dans la *polarité atomique* que le mouvement engendre. En cosmogonie, les forces positives et négatives, ou actives et passives, correspondent au principe mâle et femelle. L'influx spirituel entre dans le voile de la matière cosmique, le principe actif est attiré par le principe passif.

« Le principal attribut du principe *spirituel univer-*

sel, qui domine la vie inconsciente, mais toujours active, est de *répandre et de donner*; celui du *principe matériel universel* est de recueillir et de féconder. *Inconscients et non existants quand ils sont séparés, ils deviennent conscients et vivants quand ils sont ensemble.* »

Pour parler langage ésotérique, ce très ancien document montre le subjectif s'objectivant, la descente de l'esprit dans la matière, pour créer une existence, et le retour à travers la matière des monades spirituelles conscientes et individualisées au principe dont elles émanent. « Nous sommes des atomes de l'unité divine; chacun des atomes de cette unité, consubstantiel à elle, contient en germe toutes les puissances de l'être, et le long parcours de l'existence a pour cause et pour but de développer les puissances et de nous faire remonter, devenus dieux nous-mêmes, au sein du Dieu universel. » (Nus, *Recherche des Destinées*). Cette idée se retrouve la même dans l'ἐν τό πιν antique, le *Lui*, les *Dieux du Sepher*, l'*In Deo*. Pour la philosophie hindoue, la vie se traduit par des phénomènes d'attraction et de répulsion, analogues à une vague qui avance et se retire, ou à des périodes de constitution et de dissolution, comme dans les Jours et les Nuits de Brahma.

De toutes ces données, on peut considérer les phénomènes d'attraction et de répulsion comme les expressions *tangibles* et enregistrables d'une façon supérieure mystérieuse. si l'on veut, dans son essence, mais certainement accessible à notre investigation par ces deux côtés d'attraction et de répulsion, que je crois avoir interprétés.

Nous avons vu dans leur magnifique envolée les conceptions de l'intuition et de l'inspiration : revenons actuellement aux théories des physiciens et aux calculs des mathématiciens, pour n'envisager que la force en elle-même, indépendamment de tout principe intelligent et des données attractives ou répulsives qui caractérisent la force vitale. Dans ces travaux, au point de vue de la solution de la question *Vie*, le facteur intelligence, adaptation dans le mouvement, disparaît ; il n'y a plus que des constatations de faits et de théories : boulets de Newton, molécules d'éther de Maxwell, marchant à 70.000 lieues à la seconde, bombardement universel de Lesage, s'exerçant dans tous les sens et dans tous les points d'étendue, bombardement de la matière radiante de Crookes ; je trouve du mouvement partout, mais, de l'intelligence, nulle part. En vain, Crookes calcule-t-il que l'atome chimique est égal à l'atome dynamique, et qu'un pied cube contient dix mille tonnes d'énergie ; en vain, par des courants alternatifs très rapides, Treslaw allume-t-il, par induction et sans contact, des lampes à incandescence ; partout je vois du mouvement et des transformations du mouvement, de l'énergie produite ; mais nulle part je ne trouve ce facteur principal de la force vitale, *de l'intelligence*, l'adaptation pour la vie humaine.

Seul, Louis Lucas a écrit cette phrase, qui ouvre un horizon considérable au point de vue de la force vitale : « Le mouvement porte en soi son intelligence. »

A en croire le Père Secchi, rien ne se perd dans la nature... Nous sommes donc, suivant l'école matérial-

liste, entourés de forces incohérentes, avides de fixation, comme nous serions également entourés de forces portant en elles une adaptation intelligemment polarisée, prêtes à répéter, dans l'avenir, les phénomènes du passé (instinct universel, Nahas inconscient inférieur d'Hartmann).

M. Cornu, au Congrès de l'Association pour l'avancement des sciences de Limoges, disait qu'une grandiose synthèse se préparait dans l'histoire de la philosophie naturelle, les expériences de Hertz identifiant les décharges électriques aux ondulations lumineuses, toutes deux étant des manifestations d'un même mouvement de l'éther. Ce que Mesmer avait attribué théoriquement à un principe unique, l'éther, la science, après avoir analysé chacune de ses transformations, tend à les faire revenir au même point de départ.

A ce propos, il est curieux de voir, ainsi que le fait remarquer l'esprit subtil de Nus (*A la Recherche des Destinées*), que les physiciens, par l'unité de force, les chimistes, par l'unité de substance, le naturalisme et la biologie, par l'unité d'origine des trois règnes et la loi de leur évolution, reviennent, comme il le dit, au *Credo* des anciens sanctuaires.

En résumé, tout est mouvement en nous et autour de nous. Et, pourtant, il existe des différences tellement grandes, dans la constitution des corps qui forment l'univers, qu'il faut évidemment considérer en eux une essence spéciale, régissant leur constitution chimique et dynamique par l'intervention d'un principe intelligent supérieur, venant imprimer au mouvement *un* primordial le sens spécial nécessaire, et à

la matière *une* la concrétion atomique particulière qui doit constituer le corps. Ce qui revient à dire, suivant moi, que, l'unité de la matière et du mouvement étant admise, *l'intelligence détermine le mouvement, qui définit la matière et la concrète.*

Le mouvement, déterminé par l'intelligence, se traduit par des phénomènes d'attraction et de répulsion adaptés aux nécessités de la création ou de l'entretien de l'objet créé, et enregistrables au point de vue physique.

Quelle que soit la nature intime du mouvement vital, il nous arrive par ces deux formes d'attraction ou de répulsion *enregistrables*, ce qui est capital.

En elle-même l'attraction, que Newton appelait ainsi, parce qu'il ne pouvait pas, dit-il, en définir la nature, est-elle due au mouvement giratoire de deux atomes en sens inverse, comme l'enseigne Rodrigo Martin, Sperera, professeur à l'École de médecine de Lisbonne, tandis que la répulsion résulterait, pour lui, du sens direct du mouvement giratoire de deux atomes ?...

Au point de vue de la vie, l'attraction et la répulsion ont une signification tout à fait différente dans leurs attributs personnifiés par le Schicad et le Schitan de la Kabbale.

L'une, l'attraction, signifie : Condensation du Mouvement libre, contraction intelligente de la force, affinité et cohésion atomiques consécutives, concrétion matérielle; en un mot, Organisation, Création.

La répulsion, au contraire, signifie : Extérioration du Mouvement libre, fonction intelligente, mais dé-

pense atomique, usure et dissolution matérielle; en terme ultime, *Epuisement, Mort.*

Comme pour les mondes, qui subissent, suivant Spencer, des phases d'attraction, phases de création, des phases de répulsion, phases de destruction, la Biométrie permettrait de constater dans un petit cadre les deux mouvements primordiaux de la vie en nous, car on retrouve chez l'homme ces états analogues d'attraction reconstitutive et d'expansion fonctionnelle, alternant dans une donnée moyenne, en rapport avec la répétition et la continuation de l'existence, dont la meilleure formule de vie est représentée par l'égalité entre l'attraction et l'expansion de la force vitale en nous :

$$\text{att} = \text{rép}$$

$$(\text{Attraction droite} = \text{Répulsion gauche})$$

$$\text{rép} = \text{att}$$

$$(\text{Répulsion droite} = \text{Attraction gauche})$$

Comme conclusion, je dirai que : La vie est en nous un principe intelligent, qui peut s'interpréter par ses mouvements d'attraction et de répulsion, mouvements animiques, l'âme étant le principe de la Vie, suivant Aristote; ce qui meut en nous, suivant Hippocrate.

D^r BARADUC.

l'Occultisme à l'Hôtel de Ville

Un de mes amis me disait, il y a quelques semaines :

— Vous qui vous intéressez à l'Occultisme, que n'assistiez-vous au cours de M. Daniel Berthelot sur l'*Histoire des Sciences physiques* (1) ! Le professeur a annoncé qu'il traiterait, chemin faisant, de l'astrologie, de la magie...

Surpris, je le fus, et agréablement, en apprenant que la Science occulte allait recevoir ses lettres de naturalisation des mains d'un savant officiel. Le nom du conférencier était d'ailleurs plein de promesses à cet égard : M. Daniel Berthelot est le fils de l'illustre académicien à qui l'on doit la réhabilitation de l'alchimie et des alchimistes. Je me suis donc rendu à ces séances. Je mentirais si je disais que j'en suis sorti pleinement satisfait.

Certes M. Berthelot a reconnu avec une loyauté parfaite la dette de gratitude que nos physiciens, nos chimistes, nos mathématiciens, nos astronomes, nos médecins ont contractée envers leurs devanciers des bords de l'Euphrate, du Tigre et du Nil. Je tiens également à constater, quoique cela doive m'écarter tant soit peu de mon sujet, les élans d'éloquence que lui a arrachés le souvenir des monuments légués à

(1) Enseignement populaire supérieur, subventionné par la Ville de Paris, professé à l'Hôtel de Ville (salle des prévôts).

notre admiration par ces civilisations écroulées ; à constater avec quelle saine philosophie il a su extraire de l'examen de tant d'éléments divers, édifices, sculptures, textes confiés à l'argile séchée ou au papyrus — sans parler des livres dans lesquels plusieurs générations d'érudits ont condensé les résultats de leurs labeurs — le mystère de l'existence morale des anciens Égyptiens, leur détachement de la vie, la tension incessante de leur pensée vers le problème des destinées de l'âme après son entrée dans le grand Peut-être.

Toutefois, au cours de cette reconstitution d'un passé si distant de nous, où se mêlaient heureusement la conscience du savant et l'enthousiasme de l'artiste, j'ai en vain guetté la sortie des lèvres du conférencier d'un mot qui le rattachât au groupe des adeptes de la vraie lumière.

Aussi bien l'aurais-je pu craindre à la lecture de l'intitulé de la première des leçons consacrées à l'Égypte : *Sciences occultes* et non *Science occulte*, préparant l'esprit à une série d'entretiens variés sur l'astrologie, l'alchimie, la magie, etc., non à l'exposé du Principe unique dont elles dérivent, de la Loi unique dont elles ne sont que l'application à divers ordres de phénomènes.

Dès le début, M. Berthelot a donné à peu près cette définition des sciences occultes : « Elles sont ainsi appelées parce qu'elles n'étaient révélées qu'aux initiés. » Des trois sens simultanés du mot *Occultisme* :

Science de ce qui est caché (*Scientia occultati*) ;
Science cachée [dans l'enceinte des temples] (*Scientia occultata*) ;
Science cachant [ses découvertes] (*Scientia occultans*) ;

M. Berthelot a donc *a priori* rejeté les deux derniers, énonçant chacun un fait matériel, tandis que le premier enferme l'essence même de la science antique. C'était d'avance restreindre singulièrement le champ d'études à explorer en compagnie de son auditoire. C'était de plus se vouer à des affirmations trop hardies pour être probantes.

Que penser de celle-ci, par exemple : à l'orientation parfaite des Pyramides, à l'étrange combinaison d'une tête d'homme, d'un corps de taureau, de griffes de lion, d'ailes d'aigle constituant la bête fabuleuse, appelée Sphinx, dont les spécimens abondent aux abords des temples de Thèbes et dont un, le plus célèbre, figure, à l'état isolé, dans la plaine de Gizeh, on s'est ingénié à chercher un symbolisme ; on a eu tort : il n'y en a pas.

Pourquoi ?

Eh bien ! je l'admets pour un instant : il n'y en a pas. Cela étant, resteraient à expliquer, ici cette recherche passionnée de difficultés à vaincre dans le choix de l'emplacement, sans qu'aucun résultat utile stimulât le zèle de l'architecte-astronome ; là ce caprice d'imagination qui aurait poussé le sculpteur à créer de toutes pièces des monstres fictifs, quand il lui eût été si aisé, pour peu qu'il tînt à entourer l'image divine d'un cortège d'animaux de granit, de copier tout simplement les crocodiles, les hippopotames, les serpents qu'il avait sous les yeux.

Resterait aussi à réfuter l'opinion des amis obstinés du mystérieux, qui précisément ont eu le mauvais goût non pas de *chercher*, mais de *trouver* l'explication

de l'énigme, au moins pour le Sphinx, de l'analyser ainsi :

Les flancs de taureau figurent la force physique ;	
Les griffes de lion	— le courage moral ;
Les ailes d'aigle	— la volonté ;
La tête d'homme	— l'intelligence ; (1)

et d'en donner ensuite la synthèse que voici :

Celui qui, réunissant en lui ces quatre dons précieux entre tous, ne connaîtra pas de limites à ses efforts, pourvu, bien entendu, qu'il les emploie au bien (2).

Notez que M. Berthelot, négateur absolu du symbolisme lapidaire et architectural, est le premier à proclamer que les papyrus alchimiques fourmillent de symboles. L'existence de ceux-ci ne saurait, il est vrai, être contestée ; car, au contraire de l'emblème tout moral incarné, si l'on peut dire, dans la composition quadriforme du Sphinx, les emblèmes alchimiques, eux, sont tracés en toutes lettres, ce qui ne veut pas dire compréhensibles... pour les non-initiés. De là, du reste, à les considérer comme une fantasmagorie, destinée à faire passer pour des opérations surnaturelles, des interventions démoniaques l'action chimique d'un corps sur un autre, décrite, avant ou après, en langage clair, il n'y a qu'un pas. En est-on encore si sûr ? Est-on bien certain que les sigles mystérieux des papyrus alchimiques n'en renferment pas les enseignements les plus curieux ? Un raisonne-

(1) Cf. les attributs des quatre évangélistes.

(2) « En Egypte, la loi humaine ici-bas, et les dieux dans l'autre vie punissaient le magicien qui avait usé de son pouvoir pour le mal. » (Daniel Berthelot, à son cours, d'après les documents hiéroglyphiques.)

ment de même nature conduirait l'historien mis en présence d'un document diplomatique écrit partie en caractères connus, partie en chiffres, à tenir pour nul et non avenue ce qu'il ne peut lire à première vue, au lieu de s'efforcer de l'interpréter.

Dans un ordre d'idées légèrement différent, M. Berthelot, tout en rendant hommage aux vastes connaissances thérapeutiques des Chaldéo-Assyriens, raille les expressions employées par eux pour faire croire aux profanes qu'ils ont eu raison de la maladie à l'aide de procédés magiques, par des enchantements dirigés soit contre le *démon mal de tête*, soit contre le *démon fièvre* (1), etc., tandis que leurs drogues seules agissaient réellement. Ne serait-il pas plus juste de penser qu'ils soignaient leurs clients à la fois au physique et au moral, attaquant le mal directement avec les remèdes appropriés, mais suggérant en même temps au malade la conviction que désormais il avait cessé de souffrir ? D'ailleurs, ces *charmes* mêmes, qui nous paraissent d'une si abracadabrante fantaisie, abstraction faite de l'autorité dont ils revêtaient l'opérateur aux yeux du patient, autorité de nature à favoriser la guérison, en lui inspirant une confiance aveugle dans le succès de la cure, qui nous dit qu'elles n'étaient pas, sous une forme volontairement obscure, la page spéciale du *codex* à appliquer ?

Hypothèse gratuite, objectera-t-on. Qui sait ? Un

(1) La règle formulée par les médecins chaldéo-assyriens : autant de maladies, autant de *démons* différents, ne fait-elle pas penser au fondement de la médecine moderne : autant de maladies, autant de *microbes* différents ?

savant estimé, M. Louis Figuier, ne déclarait-il pas aussi un pur grimoire ces lignes extraites d'un traité d'alchimie du moyen âge :

Il faut commencer au soleil couchant, lorsque le mari rouge et l'épouse blanche s'unissent dans l'esprit de vie pour vivre dans l'amour et dans la tranquillité, dans la proportion exacte d'eau et de terre.

Ces lignes cependant, notre honoré maître et ami Papus a réussi à les déchiffrer (1). Dépouillées de toute allégorie, elles sont devenues cette formule :

Mise dans le matras en forme d'œuf des deux ferments, actif (ou rouge) et passif (ou blanc).

Et si M. Berthelot persiste à s'indigner de ce parti-pris d'obscurité toujours et quand même, j'oserai lui demander par voie d'assimilation si les formules chimiques et algébriques qu'il lit couramment et dont il comprend *ex abrupto* la signification ne demeurent pas lettre morte pour les non-initiés, pour le paysan, pour l'ouvrier, pour le petit comptable ?

L'assimilation néanmoins ne serait pas tout à fait exacte. Il est certain qu'autrefois la diffusion des connaissances n'était pas livrée aux hasards du vent, comme de nos jours, qu'elles restaient, suivant le mot de Zozime, cité par le conférencier pour justifier sa définition incomplète de l'Occultisme, « réservées à ceux qui excellaient en vertu et en savoir », c'est à-dire à ceux-là seuls qui étaient intellectuellement en état d'en recevoir le dépôt, moralement en disposition d'en

(1) *Traité méthodique de Science Occulte* (Paris, 1891, in-8°), p. 649.

faire bon usage. L'antiquité ignorait le fléau des demi-savants. Était-ce un mal ?

... N'importe ! si peu que les conférences de l'Hôtel de Ville aient répondu à mon espérance, je n'en crois pas moins ces soirées très bonnes pour l'avenir de l'Occultisme. C'est déjà beaucoup que, à côté de prétendues jongleries, les vastes connaissances pratiques des Égyptiens et des Chaldéo-Assyriens aient été honorées d'un suffrage public. Parmi les auditeurs de M. Berthelot, soyez-en sûrs, ô mes frères Initiés, plus d'un se sera fait tout bas cette réflexion : comment des hommes d'une instruction si étendue, des hommes si passionnés pour la cause du bien ont-ils pu ajouter foi à des superstitions grossières ou s'abaisser jusqu'à feindre d'y ajouter foi pour duper des ignorants et grossir leur propre prestige ? Plus d'un sera tenté de soulever d'une main pieuse le voile qui dérobe à leurs regards ces rébus séculaires. Et quand, à force d'études, de comparaisons ingénieuses, il se sera rendu maître d'une parcelle infime du Secret, germe de tous les secrets de la création, il se ressouviendra avec reconnaissance des heures où M. Daniel Berthelot, par des moqueries discrètes à l'adresse des « charlatans » de Thèbes et de Babylone, a entr'ouvert à sa curiosité les portes de la Vraie Science.

ABIL-MARDUK.

BYBLYS

(*Le Secret du Passé*)

II

LE SILEX LINGUISTIQUE

(Suite)

E

Les lointains ancêtres n'ont-ils laissé d'autres traces que leurs ossements, les outils primitifs dont ils se servaient et les marques de leurs foyers ? Cela n'est pas admissible. De même que le sol sur lequel s'agite l'humanité a été construit par un travail lent et ininterrompu de la Nature, — sauf les révolutions d'ailleurs très accidentelles, et rarement générales, — de même l'humanité d'aujourd'hui procède de celle d'hier qui procéda de celle d'avant-hier ; et ainsi de suite, en remontant jusqu'au delà des âges historiques et des âges légendaires. Ces hommes dont nous étudions les ossements, les outils et les armes avec curiosité, ce sont nos ancêtres, non seulement matériellement, mais aussi intellectuellement. Au point de vue de l'idée également, il est juste de dire que le présent est fait du passé, et même du passé le plus lointain.

Il est impossible, en mesurant un crâne, en en déterminant les formes, de connaître ce que pensa le possesseur de ce crâne ; mais ce possesseur a laissé d'autres

traces que sa matière et celle qu'il a mise en œuvre ; il a laissé un autre débris de lui. Ce débris, c'est sa langue, dont est vraisemblablement sortie celle du temps présent, toutes celles du temps présent. Voici d'autres champs à creuser, d'autres cavernes à explorer, qui conduiront peut-être à des résultats aussi merveilleux, si ce n'est plus merveilleux que ceux obtenus par les disciples de Boucher de Perthes ; seulement, il faut, comme celui-ci, trouver un caillou indicateur.

F

Ce caillou, ce silex linguistique, celui qui tient ici la plume croit l'avoir trouvé.

Son idée n'est pas entièrement nouvelle. De même qu'avant Boucher de Perthes il y avait eu Cuvier et ses disciples, avant nous il y a eu Pictet, et il y a encore ses disciples. Pictet, l'auteur des *Origines Européennes*, entreprit, il y a trois quarts de siècle, de remonter du langage actuel des peuples européens à celui de leurs ancêtres qui les premiers parlèrent. Ayant constaté que les diverses langues européennes ont entre elles une parenté qui se manifeste par l'existence de mots semblables ou analogues pour exprimer les mêmes idées, parenté qui s'étend, en outre, à quelques langues asiatiques, telles que le sanscrit et le chaldéen ; ayant aussi constaté une parenté ethnique, non seulement entre les divers peuples européens, mais de ceux-ci avec les Chaldéens, les Brahmes et les Chactryas (les deux castes supérieures de l'Inde), il formula cette conclusion, que les parentés linguistique

et ethnique provenaient d'une commune origine. Cette origine remontait jusqu'aux Aryas, peuple hypothétique habitant, à une époque indéterminée, mais à coup sûr très lointaine, le plateau de l'Asie centrale. Ce peuple, se multipliant, aurait poussé des colonnes d'émigrants vers le Sud où ils auraient engendré les Brahmes et les Chactryas de l'Inde, et vers l'Ouest à travers l'Asie et l'Europe. Ces essaims, se poussant les uns les autres, — les derniers sortis de la contrée maternelle se précipitant sur les précédents, qui à leur tour faisaient de même envers les antérieurs, — seraient ainsi arrivés jusqu'à l'Océan Atlantique et les côtes méditerranéennes. Ils auraient trouvé les pays occupés par une race, autochtone ou plus anciennement venue, l'auraient exterminée ou asservie, parce qu'ils étaient les plus forts, et qu'ils apportaient le fer.

Ces émigrations de peuples entiers, arrêtées un moment après la défaite, par le proconsul Marius, des Cimbres ou Kimris, — le dernier arrivé, à cette époque, de ces peuples, — reprirent au bout de plusieurs centaines d'années, et le débordement de nations barbares qui détruisit l'empire romain n'aurait été autre chose que la rupture de la barrière sous l'effort des flots humains accumulés pendant des générations. Les derniers partis, les Huns, qui mirent plus d'un siècle à faire le voyage du fond de l'Asie au fond de l'Europe, arrivèrent encore à temps pour porter les derniers coups à la puissance romaine. Telle est la théorie d'Amédée Thierry, un disciple de Pictet.

G

Les Aryas, naturellement, dans leur habitat primitif, parlaient une langue, langue élémentaire bien entendu, adéquate aux besoins et aux idées des hommes peu civilisés et peu intelligents de cette époque lointaine. Comment s'était-elle formée ? Il est, cela se comprend, difficile de le savoir, mais il est permis de supposer. Les disciples de Pictet — car de l'œuvre du savant genevois sont sorties deux sciences sœurs : l'archéologie ethnique et l'archéologie philologique — affirment que le premier assemblage de sons articulés qui permit aux Aryas de se communiquer leurs idées les uns aux autres fut l'œuvre spontanée, quoique lente, de la nature. Dans la première origine, les hommes comme les animaux exprimaient leurs sensations, leurs sentiments par des cris involontaires, simples phénomènes physiologiques. De ces cris, les uns manifestaient la douleur, d'autres la joie. Les hommes apprirent à les reconnaître quand leurs semblables les proféraient, — comme les reconnaissent les animaux. Quand l'intelligence se développa dans l'espèce, celui qui voulait exprimer l'idée de joie imitait le cri spontané de la joie; celui qui voulait exprimer l'idée de douleur imitait le cri de la douleur; celui qui voulait parler d'un bœuf imitait le meuglement, celui qui voulait parler d'un cheval imitait le hennissement, etc, etc. Ce sont les onomatopées.

Au fur et à mesure que les idées devinrent plus complexes, par une suite de conventions implicites,

les premiers sons humains se perfectionnèrent, se compliquèrent; on inventa l'adjectif, le verbe.

Quand des essaims d'Aryas sortaient de la ruche primitive, parce qu'il n'y avait plus assez de place pour faire vivre tout le monde, ils emportaient naturellement la langue. La langue qu'emportèrent les Kimris ou les Huns n'était plus celle des émigrants primitifs, puisque cet essaimage n'avait lieu qu'à des époques éloignées, et que, pendant les périodes intermédiaires, la civilisation avait marché, les idées s'étaient accrues et perfectionnées, de nouveaux mots avaient été ajoutés aux anciens. D'autre part, les émigrants, arrivant dans de nouveaux pays, y voyant de nouvelles choses, s'y ployant à de nouvelles manières de vivre, durent adjoindre à leur idiome primitif de nouveaux mots qu'ils inventèrent ou qu'ils empruntèrent aux peuples conquis, réduits en esclavage et finalement assimilés. Quand les émigrants, ayant bifurqué, rencontrèrent la même chose dont ils n'avaient pas idée antérieurement, la mer par exemple, ils lui donnèrent des noms différents. Enfin, ces divers essaims, établis chacun dans un pays, y étant devenus sédentaires, créèrent, par l'adjonction de nouveaux mots ou par des modifications des mots anciens qui ne furent pas les mêmes partout, des langues diverses, si diverses que, nonobstant leur origine commune, les peuples qui les parlaient ne purent plus se comprendre les uns les autres.

H

Voilà la science actuelle, la science officielle, qui

est bien un peu compromise par des découvertes et des explorations récentes, mais à laquelle on ne touche qu'en tremblant. On n'est plus certain, comme il y a une quarantaine d'années, que les Aryas aient habité à l'origine le plateau de l'Asie centrale; on les place un peu partout hypothétiquement. Mais on tient ferme à l'opinion d'après laquelle la parenté des langues indique la parenté des races. On répartit toujours les idiomes parlés sur le globe entre le groupe aryen, le groupe sémitique (1) et le groupe mongolique, sans parler des Chamites ou noirs africains, qui, bien qu'ayant une commune origine ethnique, attestée par la couleur de leur peau, n'ont pas, dit-on, de parenté linguistique, sans parler non plus des Américains autochtones, chez qui la même contradiction se produit.

I

A cette science, celui qui tient ici la plume vient s'opposer. Ce lui est sans doute un étrange courage que de contredire des hommes savants et dont le siège est fait. Mais il n'est pas de progrès, de nouveauté qui n'ait été en contradiction avec des idées admises. Le plus souvent, ces nouveautés furent produites par des hommes aujourd'hui célèbres, mais alors inconnus, ignorant le plus souvent les travaux des savants de

(1) Bizarre idée d'opposer les Aryas à Sem. Si l'on parlait de ce dernier, on devait nommer Japhet, comme on le faisait d'ailleurs au siècle dernier. Si, d'autre part, on écartait Japhet, comme c'était l'abandon de la légende biblique, on devait en même temps renoncer à Sem.

leur temps, qui durent leur célébrité précisément à ce fait qu'ils se mirent en contradiction avec les anciens et qu'ils renversèrent les faux dieux. C'est sans doute un orgueil extrême de penser que l'on pourrait bien être l'un de ces hommes qui sortent de l'obscurité pour entrer dans la gloire, mais que l'anonymat dont s'en-toure l'auteur de ceci plaide pour lui auprès des hommes qu'un semblable orgueil pouvait offusquer.

Celui qui tient ici la plume prétend démontrer:

1° Que c'est commettre une erreur que conclure de la parenté linguistique des peuples à leur parenté ethnique;

2° Que c'est commettre une erreur que classer les langues en groupes aryen, sémitique, mongolique et chamite, etc.; que ces groupes n'existent pas, et que les langues qui les composent sont parentes de groupe à groupe, comme elles sont parentes entre langues du même groupe;

3° Que c'est commettre une erreur que prétendre que les langues sont un produit naturel, spontané et irréféchi de l'esprit humain. Les langues, ou la langue — car il n'y en a qu'une — sont au contraire œuvre artificielle, délibérée, créée par des ouvriers doués d'une vaste intelligence, en possession d'un système philosophique très développé.

(A suivre.)

ALEPH.





PARTIE LITTÉRAIRE

LE NOTAIRE PENDU

(Suite et fin)

Masaniello avait quitté son costume théâtral. Le beau pêcheur de Sorrente me regardait avec deux grands yeux noirs pleins de jeunesse et d'audace. Fièrement campé sur des jambes nues, musculeuses, d'un modèle parfait, les bras croisés sur sa poitrine largement découverte, il me dit :

— Eh bien ! Ignazio, nous sommes quittes. Tu as été ennemi à l'époque où nous vivions l'un et l'autre. Maintenant, je ne craindrai plus de reparaitre sous une forme incomplète ou repoussante. J'ai fluidiquement soustrait à la substance que tu animas sous ta nouvelle forme ce que tu as enlevé jadis à la mienne. Je ne fais que rentrer dans mon bien. S'il en résulte pour toi quelque désavantage momentané, en revanche je te laisse un bien inappréciable : tu seras toujours un *voyant*.

Avec un sourire demi-gouailleur, il me salua de la

main en esquissant le geste qui nous est familier ; il pâlit, pâlit, et peu à peu s'évapora. Le petit jour, entrant par la fenêtre, me montra en masse confuse les pampres de notre terrasse...

Le lecteur s'interrompt pour dire à mon père :

— Vous voyez, Monsieur, qu'Ignazio était conservateur. Tout en remettant à neuf sa villa, il en a respecté l'aménagement primitif. Il y a cinquante ans, la terrasse où nous sommes était, comme aujourd'hui, couverte de vigne.

C'est par cette même fenêtre que Masaniello est entré pour voir notre ami.

— Il s'agit tout bonnement d'un long cauchemar, dit mon père en allumant un cigare à la lampe. Comment le vieux notaire s'est-il donné la peine de l'écrire ! Peut-être est-ce une simple fantaisie. En tout cas je le croyais incapable de faire preuve d'imagination.

— Attendez, Monsieur, attendez. Ce n'est pas fini. Écoutez-moi encore un instant. Ignazio termine son récit.

VI

— Je ne vis d'abord qu'un brouillard à travers lequel je distinguai peu à peu quatre visages penchés sur le mien. D'un côté mon père debout près de Monna Carmela, puis le médecin de Castellamare, Don Nunzio Spaccafico (mon père, Messieurs, dit le lecteur, qui continua aussitôt) ; enfin, tout au pied du lit, une grosse tête à perruque rougie par l'usage et de massives lunettes d'or qui attirèrent immédiatement mon attention. J'ai su depuis que j'avais devant moi

le fameux docteur de Naples, don Luigi Larniccia. Après avoir ouvert un instant les yeux, je les refermai, accablé de lassitude.

— Ignazio, mon cher enfant, dit mon père avec un accent attendri que je ne lui avais jamais entendu, regarde-nous donc. Est-ce que tu ne nous reconnais pas ?

— Mais si, mon père, seulement je suis bien faible. Laissez-moi encore dormir.

— Dormir, malheureux ! Sais-tu bien que voilà deux jours et trois nuits que tu dors ?

Il ouvrit la fenêtre : la lumière entra en cascade d'éblouissements. Je me tournai dans mon lit, elle m'avait frappé d'un choc si douloureux que je croyais sentir ma cervelle jaillir hors du crâne. Je regardai les fleurs peintes sur la muraille.

Mais le docteur Larniccia, me poursuivant de l'autre côté du lit, me prit la main et me força de m'asseoir.

— Oui, jeune homme, dit-il gravement, votre sommeil dure depuis soixante heures ; nous avons eu beaucoup de peine à vous tirer de cette sorte de léthargie. Maintenant, regardez-moi bien en face.

Cependant, l'autre médecin, s'emparant de la main demeurée libre, me tâta le pouls et voulait aussi que je le regardasse. Comment les satisfaire tous deux à la fois ?

Je voulus fixer le visage de mon compatriote.

Le grave Napolitain avait une verrue à côté du nez. Sa perruque, ses lunettes brillantes m'impressionnaient désagréablement...

— Pardon, Messieurs, de mes parenthèses continuel-

les, dit encore le docteur Spaccafico, levant les yeux de son manuscrit, je dois vous rappeler que, chez nous, la perruque et les lunettes, de même que la tabatière, sont les attributs du *jettatore*. Je continue :

— Tiens ! tiens..., voilà qui est singulier. Qu'est-ce que ce regard terne ! Me voyez-vous bien distinctement ?

— Non, pas trop, Don Nunzio, répondis-je au médecin. Je n'aperçois que la moitié de votre figure. Encore me paraît-elle danser d'une drôle de manière.

Les deux médecins se parlèrent à voix basse, en hochant la tête, puis attirèrent mon père dans sa chambre.

Ensuite, on voulut me faire lever. Je m'aperçus que je pouvais à peine remuer la jambe droite.

Les soins médicaux, les dissertations et les gros jurons de mon père, les collyres et les neuvaines de ma tante n'y purent jamais rien. Je demeurai borgne et boiteux. Masaniello m'a réellement pris un œil et une jambe.

Je suis devenu notaire ; dans l'exercice de cette profession, je n'ai trouvé ni peine ni plaisir, pas plus qu'à toute autre occupation terrestre. Grâce à mes intuitions spiritiques, j'ai pu apporter une clairvoyance merveilleuse dans les affaires et amasser une fortune extravagante ; je n'en ai retiré ni jouissances, ni profits. Il paraît que mon habileté hors ligne a fait beaucoup de malheureux. Qu'ils me le pardonnent, le destin m'obligeait à être un parfait notaire.

Je charge mon ami Pasquale Spaccafico, le digne fils du médecin qui m'a soigné tout enfant, de prélever

sur mes biens la somme nécessaire pour désintéresser les clients trop maltraités.

Sous les lunettes du docteur, un regard se glissa, furtivement malicieux, du côté de la marquise.

Celle-ci taquina son carlin qui grogna, hargneux, acariâtre. En s'occupant de la bestiole, elle put cacher son émotion mêlée de honte et de plaisir.

Je lègue le reste aux pauvres ; on bâtera un hospice spécialement réservé aux boiteux et aux borgnes.

Ma passion romanesque pour la petite Anglaise a persisté ; je n'ai, pendant toute ma vie, pas cessé un instant de songer à elle. J'ai appris qu'elle et son père, dans un voyage de touristes en France, avaient fait naufrage sur les côtes du Finistère.

En parcourant de vieilles pièces, mon nom plusieurs fois répété attira mon attention. Il s'agissait d'un certain Ignazio Lamaiza de Sorrente, compagnon de Masaniello, pêcheur et marchand comme lui. Indigné de ses visées ambitieuses, il avait soulevé les lazzaroni contre le dictateur et joué un rôle principal dans le drame sanglant où périt le jeune révolutionnaire.

Ainsi, il demeure démontré, pour ainsi dire matériellement, que j'ai déjà vécu il y a trois siècles... Masaniello m'a pardonné. Il m'appelle à lui ; et puis, là-haut, là-haut, voltige un nuage bleu... Si loin qu'il soit de moi, je veux monter jusque-là ; ma misérable enveloppe me retient encore sur la terre où tout m'est étranger.

Il me faut rejeter ce tombeau de matière et voler dans le monde des Esprits. Sur cette planète, je ne laisserai aucun regret. Peut-être là-haut trouverai-je quelque affection ??... Bonsoir.

— Que pensez-vous de tout cela ? demanda mon père.

Le docteur rassembla soigneusement les feuillets du manuscrit, et prit la pose méditative de l'homme qui ne veut pas répondre à la légère.

Après quelques instants de silence, il se gratta le nez consulta sa montre et prononça :

— Je pense qu'il est temps d'aller souper.

R. de MARICOURT.

GROUPE INDÉPENDANT D'ÉTUDES ÉSOTÉRIQUES

QUARTIER GÉNÉRAL. — Les conférences ont été interrompues durant les vacances de Pâques. Elles reprendront bientôt.

Le Groupe des Signatures, sous la direction de M. Selva, a commencé l'étude de l'astrologie. — M. Selva fait deux cours des plus intéressants à ce sujet.

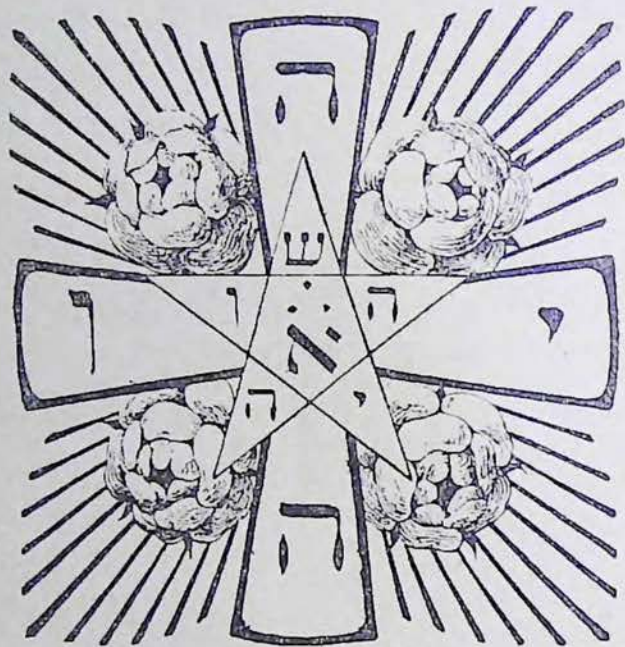
Quelques sociétés adhérentes ont tenu des séances durant ce dernier mois. Les groupes d'Initiation ont également fonctionné.

BRANCHES ET CORRESPONDANTS. — Un nouveau poste de correspondant est établi aux environs de Lyon. La branche de Roanne (Loire) se constitue avec des éléments très importants d'action. Un poste de correspondant est fondé à Terrano (Italie). En ce moment l'occultisme fait de grands progrès en Italie et en Angleterre. Dans ce dernier pays, les divisions inhérentes à l'esprit théosophique portent déjà leurs fruits et plusieurs membres nous ont écrit pour commencer une campagne fructueuse en faveur de la tradition kabbalistique, plus claire et plus synthétique que la tradition orientale.

ORDRE KABBALISTIQUE

DE LA

ROSE ✕ CROIX



Nous, Frères de la Rose ✕ Croix, Considérant que le sieur JOSÉPHIN PÉLADAN, ancien Membre du Conseil des Douze, après avoir, en 1890, tenté un accaparement de l'Ordre au profit d'un papisme injurieux au Pape même; après avoir, en ses « Mandements »

dits « de la Rose-Croix catholique », fulminé, au nom de la Confrérie et sans consulter un seul Rose-Croix, divers anathèmes fantaisistes, dans le sens d'un ultramontanisme effréné : et ce lorsqu'il se savait, de science certaine, en contradiction flagrante, non seulement avec l'esprit traditionnel de l'Ordre, mais encore avec les convictions les plus chères à tous ses collègues, pris individuellement..... Considérant que le sieur Joséphin Péladan a démissionné pour constituer après coup, en dehors de nous et contre notre volonté, un « Tiers-ordre intellectuel » dit de la *Rose-Croix Catholique*, conforme à la lettre de ses mandements;

Qu'il a, par ce fait, usurpé sans vergogne le titre et l'emblème de Rose-Croix, pour traîner ce nom et ce symbole vénérés dans toutes les contradictions et tous les ridicules;

Nous, frères de la Rose-Croix, déclarons ledit sieur Péladan rose-croix schismatique et apostat;

Le dénonçons, lui et sa prétendue Rose-Croix catholique, au tribunal de l'opinion publique;

Et protestons solennellement en cette circonstance, où il s'apprête à se manifester de nouveau sous un titre sciemment et gratuitement usurpé par lui.

PAR ORDRE :

Pour le Suprême Conseil de la ROSE-CROIX :

LE DIRECTEUR,

STANISLAS DE GUAITA.

L'ARBITRE,

F.-Ch. BARLET.

LE DÉLÉGUÉ GÉNÉRAL,

J. PAPUS.

Paris, ce 25 mars 1893.

PARALLÈLE SOMMAIRE

LA ROSE ✕ CROIX

Restaurée par nous en 1888.

- a. 1888. — M. de Guaita, avec le concours de ses amis Occultistes (dont était M. Péladan), tente la restauration de l'Ordre. — Tous les Membres du Conseil supérieur des Douze donnent au Règlement leur adhésion écrite et signée. Ils s'engagent, entre autres articles, à reconnaître l'autorité du fondateur, investi, pour les cas graves, de pouvoirs discrétionnaires.
- b. ATTITUDE. — Autant (désireux de fonder une Société sérieuse d'études et de diffusion de l'Occultisme), nous évitons la publicité, le bruit, la réclame.
- c. DOCTRINE. — Nos doctrines *libérales* sont celles traditionnelles de l'Ordre. Voir les œuvres unanimes de tous les anciens Rose-Croix et consulter l'ouvrage de Naudé : *Instruction à la France sur la vérité de l'histoire des Frères de la Rose-Croix*. (Paris, 1623, pet. in-8°.)

d. INITIATIONS ET GRADES. — Tout grade s'acquiert chez nous à l'examen : les candidats admis aux épreuves orales du 1^{er} degré ne deviennent titulaires des 2^e et 3^e degrés que par la présentation et la soutenance de thèses sérieuses, qui, pour contrôle, sont le plus souvent publiées par nous.

e. FINANCES. — Nulle somme d'argent ne peut, en aucun cas, être perçue, pour frais d'examen, de réception, de diplôme, ni, sous quelque prétexte que ce soit, pour l'acquisition d'une charge ou d'une dignité.

N. B. — C'est à notre grand regret que nous sommes contraints de déroger à nos habitudes de réserve et de silence, sous peine d'être confondus une fois encore avec M. Péladan et les siens, et de nous voir submergés avec eux sous le ridicule.

Nous souffrons de voir le titre de Rose-Croix, auquel M. Péladan n'a plus en conscience aucun droit, prostitué de la sorte et trainé dans la boue. Désireux que le public soit édifié une fois pour toutes, nous faisons appel à la loyauté et à la justice de tous.

LA CONTREFAÇON DE M. PÉLADAN

Ebauchée par lui en 1890

a. 1890. — M. Péladan, en dépit de l'engagement d'honneur signé par lui, tente d'accaparer l'Ordre. — Sans consulter aucun de ses collègues, il prend des airs de Grand-Maitre, et lance au nom de tous de ridicules mandements, contre lesquels force nous est de protester. Transfuge de l'Ordre dont il s'approprie le titre et l'emblème, M. Péladan organise sa prétendue Rose-Croix catholique, devenue depuis Rose-Croix esthétique, du Temple, de Graal, etc.....

b. Autant M. Péladan s'efforce de constituer son Ordre funambulesque par les procédés connus du moins équivoque charlatanisme.

c. Les doctrines cléricales de la Rose-Croix Péladan sont celles-là mêmes que les Rose-Croix ont constamment détestées et combattues. Voir notamment l'ouvrage (plus facile à trouver) de Louis Figuier : *l'Alchimie et les Alchimistes* (Paris, 1854, in-18, pages 247-266).

d. Aucune loi ne règle, aucun contrôle ne revise les titres tapageurs de *Sar, Commandeur, Archonte, Consul, Théore, Prieur, Provincial*, etc., que M. Péladan distribue au gré de sa seule fantaisie, ou de ses intérêts du moment.

Extrait des constitutions de la Rose-Croix Péladan :

« Afin de réhabiliter le riche, l'Ordre établit un chapitre noble, avec les titres coutumiers en France, et attribue, avec armoiries et privilèges, des Lettres patentes de Baronie, Vicomté et Comté. On les mérite en sauvant un Chevalier des rigueurs des lois, ou en s'associant par LE DON ou la protection aux gestes rosicruciennes, templières et graaliennes. »

(Paragr. XXII.)

OCCULTISME PRATIQUE

Dissolution d'une larve par une pointe d'acier. — Répercussion sur le corps physique de la sorcière.

Les faits suivants m'ont paru dignes d'attention, parce qu'ils m'ont permis de chercher une explication du phénomène de l'apparition lumineuse, cité dans le n° 5 (février).

Je tiens à dire d'avance qu'en fait de conclusions je ne ferai qu'émettre une hypothèse.

Comme je l'ai dit précédemment, la population de P. se composait de 26 personnes, demeurant dans six maisons. Je n'avais pas fait mention d'une septième maison, qui se trouvait au milieu du village et qui, avec la ferme, était devenue propriété de mes parents. Cette maison était inhabitée. A côté d'elle était située une maisonnette, espèce de cabane plutôt, et habitée par une femme vivant seule. Cette femme B. était dans toute la contrée réputée comme sorcière ! Les paysans lui attribuaient toute sorte de pouvoirs occultes, à commencer par savoir faire disparaître presque instantanément des durillons, jusqu'aux plus noirs des maléfices tels que jeter le sort,

provoquer des maladies des bestiaux, faire avorter les vaches, etc.

J'ai eu l'occasion de voir cette femme pour la première fois quelques mois après que mes parents se furent fixés à P. pendant les vacances.

La femme B. venait régulièrement tous les samedis à la ferme pour acheter des œufs, du beurre et des fromages, lesquels elle revendait au marché dans les environs.

C'était une personne âgée de quarante à quarante-cinq ans, petite, trapue, un peu grassouillette avec une figure désagréable, sans être laide. La bouche large avec des lèvres assez épaisses était tracée un peu de travers, s'abaissant du côté droit; le nez court et gros aux narines largement ouvertes, le front très bas et les cheveux châtain-foncé qui commençaient à grisonner. Ses yeux étaient d'une particularité remarquable : ils n'étaient pas de couleurs égales. Petits, d'un vif perçant, l'œil droit était de couleur grise; l'œil gauche, en sa partie supérieure, était bleu très clair, verdâtre; la partie inférieure était brun foncé.

J'étais au courant des histoires qui circulaient sur cette personne, et, sans y prêter la moindre attention, je l'observais néanmoins avec quelque curiosité.

Je dois ici intercaler un détail dont l'importance se dégagera par la suite.

Lorsque mes parents avaient fait acquisition de la ferme, celle-ci, appartenant à un grand seigneur autrichien, était administrée par une sorte de régisseur, paysan sans aucune instruction, et qui, de notoriété publique, était sous la domination de la femme B. L'exploitation de la ferme n'apportait aucun bénéfice à son propriétaire; c'est pourquoi cette ferme avait été vendue. Dans la vente étaient inclus tous les animaux, y compris un chien. C'était un chien berger de grande taille, au poil roux, bon gardien la nuit, mais qui, dans la journée, était absolument inoffensif. Toutefois, le chien n'était guère familier avec d'autres personnes en dehors des membres de la famille; il avait surtout une affection remarquable pour moi.

Ce chien avait des yeux particuliers : l'œil droit était

de couleur grise; l'œil gauche, en sa partie supérieure, était bleu très clair, verdâtre; la partie inférieure était brun foncé. En un mot, le chien avait des yeux identiques à ceux de la femme B. En outre, l'animal qui, ordinairement, n'était pas du tout méchant, était d'une animosité extraordinaire envers cette personne. Le jour où B. venait à la ferme, on devait avoir soin de mettre le chien à la chaîne. Il aboyait furieusement, il hurlait et n'arrêtait pas jusqu'à ce que B. fût sortie. Le chien avait fini par savoir le jour où B. venait faire ses achats, et, dès le matin, il se montrait de mauvaise humeur et cherchait à se soustraire à ce qu'on l'attachât.

Les causes de cette animosité étaient inconnues. La femme B., à qui j'avais demandé un jour si elle aurait peut-être dans le temps fait du mal au chien, niait cela et répondait seulement que c'était une méchante bête, qui un jour fera encore du mal à quelqu'un si on ne s'en débarrassait pas à temps. Il est à remarquer que le chien, en dehors de la maison, avait peur de B.; il s'enfuyait de loin, s'il la voyait sur la route.

À la ferme, on s'était habitué à ses caprices et on n'y faisait plus autrement attention, quitte à le mettre à la chaîne tous les samedis matins.

Au mois d'août 1876, quelques jours après l'apparition de la « Lanterne », la veille de mon départ pour mon régiment, j'allai faire une promenade en compagnie de M. N. déjà nommé. Le chien nous suivit comme d'habitude. Nous nous dirigeâmes vers la maison inhabitée, où je voulais entrer en passant pour voir quelques brick-à-brack qui s'y trouvaient au grenier.

Comme j'ai mentionné, la femme B. demeurait à côté. B. avait dû nous voir entrer. Lorsque, une demi-heure après, nous sortîmes, B. était à sa porte, appuyée contre le mur. Le chien suivait derrière nous. À peine sorti du couloir, il poussa un cri, absolument comme un chien qu'on aurait frappé d'un bon coup à l'improviste, et s'enfuit à toutes jambes dans la direction de la ferme. M. N. et moi, nous regardâmes avec surprise pendant quelques instants le chien courir, lorsque la femme B., qui toujours était restée à sa porte à côté de nous, sans que nous y fassions attention, se mit à rire.

Je me retournai vers elle; j'étais très vexé, sans savoir pourquoi. Ne sachant que dire, je fis demi-tour dans l'intention d'aller chercher le chien. Mais celui-ci s'était arrêté à une centaine de mètres peut-être et nous regardait. Nous restions là où nous étions et je l'appelai en sifflant après lui. Le chien obéissait à mes appels réitérés. Il commençait à s'approcher lentement, les oreilles basses, la queue entre les jambes, en s'arrêtant pour ainsi dire à chaque pas et en se couchant par terre. Au fur et à mesure qu'il se rapprochait plus près de nous, en entendant ma voix (je lui causais tout le temps), il devenait visiblement plus hardi. Le chien était arrivé à une douzaine de mètres environ. Il se couchait par terre et se mettait à gronder sourdement. Je l'appelai avec insistance. Il ne bougeait pas, mais sa colère semblait augmenter.

J'avais un sentiment qu'il allait se passer quelque chose. (M. N. me disait plus tard qu'il se trouvait presque mal.) Instinctivement, je jetai un regard sur la femme B. et je fus frappé de l'expression dure et haineuse de son visage dont l'aspect avait complètement changé. Je n'ai jamais oublié l'expression étrangement méchante de cette figure, ainsi que la colère intense et déraisonnée qui m'envahissait moi-même en ce moment.

J'appelai le chien d'un ton bref, sec; j'avais la certitude qu'il s'approcherait. L'animal se dressa, les oreilles debout, les yeux étincelants; puis, en poussant un hurlement furieux, il se jeta en quelques bonds contre la porte de la cabane. La femme B., au moment où le chien s'élança, s'était retirée précipitamment et avait jeté derrière elle la porte avec fracas.

Le chien, debout contre la porte, hurlait et grattait furieusement contre celle-ci, comme s'il eût voulu forcer l'entrée. J'eus beaucoup de peine à lui faire quitter la place; il nous fallut tous les deux le prendre par le collier et le traîner ainsi jusqu'à la maison.

M. N. et moi, nous n'étions plus disposés à sortir et nous discutâmes longuement l'attitude bizarre de la femme et du chien, en nous perdant dans les conjectures.

Le lendemain, je partis pour ma garnison.

Fin décembre, j'obtins un nouveau congé à l'occasion du nouvel an et je rentrai chez nous à P.

Comme la place, à la maison, était limitée et toutes les chambres occupées (des parents étaient venus nous voir), je me fis monter un lit dans la maison vide au village.

Je m'y rendis vers 11 heures du soir, accompagné de la bonne, qui m'apportait de l'eau, des serviettes, etc. Notre chien berger me suivait. La bonne, après avoir arrangé le lit, partit en emmenant le chien avec elle.

La chambre où je couchais était au premier. On y arrivait par un couloir sur lequel donnait la porte d'une première chambre. Cette chambre était vide, complètement dépourvue de meubles. Elle était, par une seconde porte en face de la première, en communication avec ma chambre à coucher. Mon lit était dressé dans le coin, à côté de la porte de communication de deux chambres et de sorte que cette porte, qui s'ouvrait en tournant dans ma chambre, touchait, quand elle était ouverte, le pied du lit.

Après le départ de la bonne, je fermai à clef la porte d'en bas de la maison et je montai. Je fermai derrière moi la porte de la première chambre, mais pas à clef, et j'entraî dans ma chambre à coucher en laissant la porte à demi ouverte; celle-ci était appuyée contre le pied de mon lit.

Je me déshabillai (j'étais en uniforme) en appuyant mon sabre de cavalerie contre une chaise, qui me servait de table de nuit. Je me couchai et je soufflai ma bougie.

Dès que j'eus éteint la lumière, j'entendis un grattement très fort à la porte de la première chambre. C'était un bruit identique à celui que produit un chien qui gratte à une porte pour entrer ou sortir. Seulement le grattement que j'entendais était un grattement très intense, comme si le chien eût voulu forcer la porte.

Le premier moment de surprise passé, je pensai que notre chien était resté dans la maison; pourtant le grattement me paraissait être produit contre le côté intérieur de la porte de la première chambre et non pas venant du côté du couloir. J'appelai à plusieurs reprises le chien par son nom « Sokol ». Pour toute réponse, le bruit augmentait encore.

Comme je l'ai dit plus haut, j'avais laissé la porte de communication entre les deux chambres ouverte. Cette porte, qui s'appuyait contre le pied du lit, je pouvais l'atteindre avec mes pieds. D'un mouvement brusque, je poussai avec mon pied droit violemment la porte qui se ferma avec fracas. Au même instant, le grattement se produisit, avec une violence extrême, contre cette porte, du côté de la première chambre.

Je dois avouer que, après avoir appelé inutilement le chien et le bruit étrange s'accroissant encore, je fus effrayé un instant, et c'est cela qui me fit pousser la porte. Mais, au moment où j'entendais le bruit à cette porte, tout près de moi, le sentiment de frayeur avait disparu subitement. Je m'apprêtais à allumer ma bougie. Avant que j'eusse fait de la lumière, le grattement avait cessé.

Je descendis du lit, je mis mon pantalon et j'allai visiter la première chambre.

J'avais toujours le chien dans l'idée, malgré l'impossibilité matérielle de sa présence. Rien dans la chambre.

Je sortis dans le corridor, je descendis l'escalier, je visitai le rez-de-chaussée, j'appelai le chien : toujours rien.

Je ne pouvais faire autre chose que de remonter dans ma chambre, et, ne comprenant rien, je me remis au lit en soufflant la bougie.

A peine fus-je couché, que le vacarme recommença, avec plus d'intensité si possible, et à nouveau du côté extérieur de la porte de communication, que j'avais fermée cette fois-ci derrière moi.

J'éprouvai alors un sentiment d'agacement, de colère ; j'étais énervé et, sans prendre le temps de faire de la lumière, je sautai hors du lit, je saisis mon sabre que je tirai de son fourreau et me précipitai dans la première chambre. En ouvrant la porte, je ressentis une résistance, et dans l'obscurité je crus voir une lueur, une ombre lumineuse, si je puis dire ainsi, se dessinant vaguement sur la porte d'entrée de la première chambre.

Sans réflexion, je ne fis qu'un bond en avant et je portai un formidable coup de sabre dans la direction de la porte.

Une gerbe d'étincelles jaillit de la porte comme si

j'avais touché un clou enfoncé dans le panneau. La pointe du sabre avait traversé le bois et j'eus de la peine pour retirer l'arme. Je me dépêchai de retourner dans ma chambre pour allumer la bougie, et, sabre en main, j'allai d'abord voir la porte.

Le panneau était fendu du haut en bas. Je me mis à chercher le clou que je pensais avoir touché, mais je ne trouvai rien : le côté tranchant du sabre ne paraissait pas non plus avoir rencontré du fer.

Je descendis à nouveau au rez-de-chaussée, je visitai partout, mais je ne trouvai rien d'anormal.

Je remontai dans ma chambre ; il était minuit moins le quart.

Je songeai aux choses qui venaient de se passer. Aucune idée d'explication ne se présenta à mes réflexions, mais j'éprouvai un sentiment réel de quiétude après avoir été surexcité, et je me souviens très bien que je caressai, presque involontairement, l'âme de mon sabre en me couchant à nouveau, et je plaçai l'arme à côté de moi dans le lit, sous la couverture.

Je m'endormis sans autre incident et je ne me réveillai que vers huit heures du matin.

A la lumière du jour, les incidents de la nuit avec cette porte brisée me parurent plus étranges encore.

Je quittai enfin le lieu et me rendis à la maison où tout le monde était déjà réuni pour déjeuner et où on m'attendait. Je racontai naturellement mon aventure, qui paraissait bien invraisemblable aux jeunes gens venus en visite. Quant à mes parents, ainsi qu'à M. N., ils en étaient très impressionnés.

Le déjeuner terminé, — il était près de dix heures, — tout le monde voulut voir la porte brisée, et mes parents, nos jeunes gens, M. N. et moi, nous nous dirigeâmes vers la maison du village.

A mi-chemin, une femme du village venait à notre rencontre et nous disait qu'elle voulait précisément venir chez nous pour prier M. N. de venir voir la femme B. qui était malade. Une autre femme, qui était allée trouver B. pour une affaire quelconque quelques instants auparavant, l'avait trouvée sur son lit sans connaissance et tout ensanglantée.

Nous pressions nos pas. Moi, j'étais singulièrement ému des paroles de notre interlocutrice.

Arrivé chez B., un spectacle terrible se présentait.

La femme, en délire, couchée sur son lit, avait la figure presque entièrement couverte de sang coagulé, les yeux fermés et collés par le sang, qui sortait encore lentement d'une blessure mortelle au front. La blessure, faite par un instrument tranchant, commençait à deux centimètres au-dessus de la lisière des cheveux et se prolongeait en ligne droite jusqu'à la racine du nez, parcourant ainsi sept centimètres et demi. Le crâne était littéralement fendu et la masse cérébrale sortait à travers la fente.

M. N. et moi, nous courûmes à la maison : M. N. pour chercher le nécessaire à faire un pansement, moi pour faire atteler notre voiture à l'effet d'aller chercher le médecin dans une petite ville voisine.

La voiture partie, je retournai chez B., laquelle entre temps avait été pansée, provisoirement par M. N. La cabane s'était remplie de tous les habitants du village, y compris l'hôtesse de l'auberge. Personne n'avait une idée de ce qui pouvait être arrivé à B. La blessée, qui avait toujours été crainte par la population, n'inspirait d'autres sentiments que de la curiosité aux personnes présentes, à l'exception de l'hôtesse de l'auberge, qui paraissait non seulement être venue par curiosité, mais qui semblait visiblement satisfaite et qui ne se gênait pas de dire hautement : « Enfin, B. a attrapé ce qu'elle mérite. »

Je dois dire dès maintenant qu'à l'instant où, en entrant chez elle, j'ai vu B. étendue sur son lit avec le crâne ouvert, j'ai eu le sentiment que quelque chose d'obscur s'éclairait subitement dans ma tête. En ce moment, j'ai compris que c'était B. la « Sorcière » qui avait été touchée par la pointe de mon arme lorsque, la nuit, j'avais frappé le coup de sabre qui avait fendu la porte de la chambre vide.

La blessée étant pansée et nettoyée, je sortis avec M. N. Nous montâmes au premier de la maison vide vers la porte brisée. M. N. la regarda sans rien dire : il était visiblement émotionné. Quant à moi, je ne l'étais pas

moins. Je rompis enfin le silence et fis part à M. N. de mes idées.

Il faut dire qu'à l'époque dont je parle, je n'avais aucune notion des sciences ou forces occultes ; M. N. non plus. Les rapprochements que je faisais entre ce qui s'était passé la nuit et l'état dans lequel on avait trouvé B. n'étaient donc que purement intuitifs.

M. N. ne répondait sur mes explications, si on peut ainsi les nommer, que par : « Je n'y comprends rien, mais il se passe ici des choses horribles. » Moi, je n'y comprenais pas davantage et nous tombâmes d'accord tous les deux, de ne plus parler à qui que ce soit des événements de la nuit, quoi qu'il arrivât avec la femme B. Nous descendîmes et nous rendîmes à nouveau chez B.

Celle-ci était dans un état comateux ; le délire avait cédé à un abattement profond d'où elle ne devait plus sortir.

Après avoir recommandé aux femmes s'y trouvant de renouveler toujours, jusqu'à l'arrivée du médecin, les compresses d'eau froide, nous rentrâmes tous à la ferme. Les membres de la famille avaient complètement perdu de vue le premier but de notre sortie, c'est-à-dire la porte brisée ; et moi, ainsi que M. N., nous nous gardâmes bien d'y revenir. Toutes les idées et toutes les conversations tournaient autour de l'accident de B. et lorsque l'un des jeunes gens me rappela qu'on avait oublié de visiter la porte, je répondis que la chose ne valait pas la peine de se déranger à nouveau et que je croyais moi-même m'être laissé impressionner outre mesure par un rêve.

A une heure de l'après-midi, le médecin arriva. M. N. et moi nous l'accompagnâmes chez B.

Le médecin ne put que constater la gravité de la blessure et nous prévint que B. n'avait plus que quelques heures à vivre. A ses questions concernant les causes possibles de la blessure, nous nous abstinmes, comme c'était convenu, de toute indication.

En prévision d'une issue fatale à brève échéance, le médecin resta chez nous, à P. Il dressa un rapport sur le fait et je fis immédiatement partir un homme pour porter ce rapport au plus proche poste de gendarmerie,

qui devait venir faire une enquête sur la cause de l'accident.

Un brigadier arriva à 7 heures du soir. Il dressa un procès-verbal dans la chambre même de B. où le médecin était présent ainsi que M. N., moi, la femme qui la première avait trouvé B. sans connaissance, et d'autres habitants encore.

L'enquête du gendarme se continuait encore à 7 h. 3/4, lorsque B. se dressa subitement sur son lit, en s'appuyant sur ses coudes. Elle ouvrit démesurément les yeux, resta quelques instants ainsi, puis s'abattit en arrière avec ses yeux ouverts. Elle était morte. Le médecin lui ferma les paupières.

Comme personne ne pouvait donner une indication quelconque sur la manière dont B. avait été blessée, le brigadier termina son procès-verbal et partit. Un magistrat arriva le lendemain matin, 1^{er} janvier, pour procéder aux constatations d'usage avec le médecin, qui était resté chez nous, et dans la soirée B. était enterrée au cimetière du village le plus proche.

Une enquête ordonnée, purement pour la forme, par la justice, resta sans résultat et fut abandonnée après quelques jours : on avait conclu à une chute accidentelle.

Je n'ai rien à ajouter aux faits proprement dits, mais j'ai à mentionner une coïncidence : c'est que depuis la mort de la femme B. on cessa à P. et aux environs de parler de la « Lanterne ». Personne ne l'a plus revue, au cours des années qui suivirent.

Depuis l'époque de cet événement, donc depuis dix-sept ans, il m'a été donné d'observer un grand nombre de faits d'aspects surnaturels, ou du moins inexplicables par les procédés ordinaires. Mais je n'ai jamais eu occasion de voir se produire un phénomène spontané, ayant une analogie avec la « Lanterne ». J'ai toujours trouvé que les phénomènes les plus miraculeux avaient leurs premières causes dans des forces humaines (ce qui ne veut pas dire que je voudrais nier à priori l'existence des forces autres que celles-là) et j'ai cru pouvoir conclure :

1^o Que la femme B. avait été un très fort « médium à effet physique », mais un médium agissant consciemment ;

2^o Que, partant, B. avait été, ou bien douée de facultés extraordinaires pour l'émission de son corps astral, ou bien qu'elle avait été initiée dans certaines pratiques à cet effet ;

3^o Que le bruit nocturne dans ma chambre avait été produit par B., c'est à-dire par son corps astral, et cela dans l'intention de me faire peur pour se venger de ce que j'avais amené notre chien à résister au pouvoir occulte que B. exerçait sur lui en dehors de notre maison. C'est pourquoi elle avait résolu d'imiter le bruit que le chien avait fait à sa propre porte lorsqu'il s'était élancé sur elle ;

4^o Que, en portant le coup de sabre contre la porte, ou contre l'ombre lumineuse, l'acier avait touché le corps astral, et qu'une disjonction moléculaire de celui-ci, due au contact de la pointe d'acier le traversant avec une vitesse considérable, avait provoqué la blessure de B. ;

5^o Enfin, que l'apparition de la « Lanterne » n'était qu'une émanation astrale de B. qui se plaisait à impressionner les gens et à leur faire peur.

A ce dernier sujet, je suis amené à supposer que, si lors de l'apparition de la « Lanterne » j'avais pu tirer un coup de fusil sur le phénomène, comme c'était mon intention, j'aurais probablement tué B. en ce moment.

GUSTAVE BOJANOO.

THÉRAPEUTIQUE SUGGESTIVE. — UN CAS SINGULIER DE GUÉRISON.

La suggestion nous en promet de belles ; tout lui devient accessible ; elle nous conduira jusqu'à l'envoûtement, qui ne comporte guère d'explication plus plausible. Voici aujourd'hui un cas de suggestion à l'état de veille, qui ne manque pas d'intérêt. C'est une contrepartie de l'expérience faite autrefois par MM. Focachon et Liégeois pour produire des phlyctènes sur la peau, comme s'il y avait eu apport d'un vésicatoire, par la simple suggestion pendant le sommeil hypnotique. Cette fois, il s'agit, au contraire, de la disparition par simple

commandement, de produits pathologiques organisés. M. Gibert, que nous citons dernièrement à propos d'un cas de guérison d'une chorée grave par commandement, a voulu démontrer à M. P. Janet, qui niait le fait, que réellement, par suggestion, on parviendrait à faire disparaître des verrues, par exemple, accumulées sur la peau. M. le docteur Gibert choisit un jeune garçon de treize ans qu'on lui avait conduit au Dispensaire parce qu'il ne pouvait plus se servir de ses mains ni pour écrire, ni pour manger. La face dorsale des deux mains était envahie par une multitude de verrues qui entouraient même les ongles. Les verrues cessaient au pli de la peau qui sépare la main du poignet.

En réalité, le dessus de la main disparaissait entièrement, les doigts étaient immobilisés ; l'enfant était réduit à un état d'infirmité complet. « Je réunis au Dispensaire, dit M. Gibert, un certain nombre de médecins, et M. P. Janet, pour lequel la démonstration était préparée. Je leur demandai une seule chose, c'était d'être aussi sérieux et solennels que moi, et de ne pas rire. » Le cercle formé, il prit l'enfant par les deux mains ; puis, le fixant dans les yeux, il lui demanda à haute et forte voix : « Veux-tu être guéri ? » Comme le jeune sujet répondait mollement, la question fut répétée énergiquement à plusieurs reprises, jusqu'à ce qu'il répondit, avec un accent de conviction : « Oui, Monsieur, je veux être guéri. » Alors, dit M. Gibert, prends garde. Je vais te laver avec de l'eau bleue ; mais si dans huit jours tu n'es pas guéri, je te laverai avec de l'eau jaune, et l'eau jaune cautérise. Cécile, apporte-moi de l'eau bleue. » Puis M. Gibert lui badigeonna les mains avec une eau quelconque légèrement bleuie et les essuya avec soin.

Huit jours après, les verrues avaient complètement disparu, sauf deux ou trois qui semblaient être restées comme témoins de l'état antérieur. M. Gibert regarda le petit bonhomme pour la première fois et lui fit les plus vifs reproches de ce que toutes les verrues n'avaient pas disparu. Il badigeonna avec de l'eau jaune qui, sur commande, procura à l'enfant une douleur imaginaire de brûlure. Quelques jours après, la peau était partout intacte et l'enfant put reprendre sa vie ordinaire. M. Gibert

conclut de cette expérience curieuse qu'un produit incurable comme la verrue peut disparaître par simple influence morale ou mentale. Toutes les guérisons du zouave Jacob ou de n'importe quel thaumaturge s'expliquent de la même manière. C'est certain, mais cela n'est pas moins bien extraordinaire. Et nous voudrions bien voir se reproduire une seconde fois l'expérience des verrues. Pourquoi n'essayerait-on pas maintenant sur un sujet atteint d'eczéma ? Ce serait bien convaincant, si le succès couronnait la tentative. Dédié à M. Gibert.

HENRI DE PARVILLE.

(*Journal des Débats.*)

COURRIER BIBLIOGRAPHIQUE

En République, par J. DE TALLENAY. 1 vol. in-18, 3 francs 50 (Ollendorf).

C'est une étude philosophique et psychologique d'une république sud-américaine. Les caractères rudes et autoritaires des politiques du crû, le mélange d'héroïsme et de naïveté de chacun des hauts personnages, tout cela est supérieurement traité. Mais ce qui donne à cette œuvre un caractère psychologique tout particulier, c'est l'étude des diverses évolutions que subit l'amour dans ce choc des civilisations raffinées de l'ancien monde avec ces aspirations primitives des nouvelles civilisations américaines. Le personnage de la comtesse incarne en elle tout le charme et toute la science féminine d'une Slave initiée aux secrets de la grâce comme une Parisienne.

Aussi peut-on considérer ce personnage comme le centre de toute l'action, en apparence purement politique, et par là se révèle à nous la réalité des développements multiples de l'action, car au fond de toute ambition, comme de tout héroïsme, nous retrouvons l'influence

prépondérante de la femme conçue sous son triple aspect : intellectuelle, passionnelle ou froidement instinctive.

« En République » mérite donc une étude toute particulière de la part du philosophe et du psychologue ; nous n'insisterons pas sur la clarté et l'élévation du style, digne en tous points de la conception générale de l'œuvre. Du reste nos lecteurs ont pu admirer J. de Tallenay comme poète ; il leur est maintenant donné de rendre justice au prosateur.

P.

Terre d'Émeraude, par MARIE-ANNE DE BOVET,
1 vol. in-18, 3 fr. 50.

La tradition ésotérique nous enseigne que, de même que les individus, les peuples sont constitués par trois principes : un corps, une âme et un esprit. Or un peuple est soumis à toutes les actions qui peuvent atteindre un individu, c'est-à-dire qu'un peuple peut souffrir dans son corps par l'esclavage, en son âme par la méconnaissance de ses aspirations et de ses droits, en son esprit par l'oppression de la conscience nationale et la destruction de son instruction.

L'Irlande est en période de crise, après avoir longtemps souffert. Aussi de partout les cœurs généreux se sont dévoués pour le salut de l'opprimée et les cris de détresse du pauvre peuple ont été entendus dans toute l'Europe. En France, une femme de cœur doublée d'un écrivain de race, M^{lle} Marie-Anne de Bovet, avec ce dévouement tout féminin et, disons-le hautement, bien français a pris la lourde tâche de nous initier aux misères de l'Irlande. Après un long voyage, après n'avoir rien négligé pour pousser l'observation des faits aussi loin que possible, M^{lle} de Bovet a condensé une admirable défense des opprimés sous forme d'un roman très attrayant en quelques centaines de pages. *Terre d'Émeraude* mérite donc l'attention de tous, tant par la pureté de la forme que par l'élévation et la grandeur de l'idée fondamentale. C'est une œuvre qui aura, nous n'en pouvons douter, une portée considérable.

P.

Misères royales, par ROBERT SCHEFFER.
1 vol. in-18, 3 fr. 50 (Charpentier).

« Elle est là, se disait-elle (la reine), la misère royale ; elle est autour de moi, inscrite sur tous ces visages ; dans les cheveux, les diamants étincellent comme des larmes récentes ; les lourdes perles, comme des chapelets de pleurs anciens, irisent les nuques et les cous de leurs tremblantes lueurs... et les prunelles mornes démentent le sourire des lèvres. »

Tel est le résumé en quelques lignes de cette étude poignante d'une âme d'artiste emprisonnée dans la royauté comme en un sombre cachot.

« Les riches souffrent du malheur des pauvres », a dit Eliphas Lévi, montrant par là que ceux qui croient atteindre le bonheur par la satisfaction des ambitions matérielles souffriront d'autant sur le plan moral. Vous possédez la richesse ; mais la maladie veille, et tout votre or ne défendra pas votre enfant contre le croup qui l'étreint. Or le livre de M. Robert Scheffer analyse les souffrances psychiques d'une grande artiste, jetée par les ambitions maternelles entre les mains débiles d'un roitelet, incapable de saisir le beau, ni le bien. Un tel livre ne s'analyse pas sans risque de gâter l'impression exquise qui s'en dégage. Aussi renvoyons-nous nos lecteurs à l'original, persuadé qu'ils seront captivés comme nous le fûmes par la précision et la beauté du style, la profondeur des analyses et des caractères exquisés et surtout par le côté descriptif de cette cour minuscule observée impartialement et au jour le jour. L'auteur d'*Ombres et Mirages* vient de nous révéler un nouveau côté de sa curieuse personnalité. Ajoutons que ce livre a eu en Roumanie les honneurs de la saisie et de l'interdiction.

P.

Le Poème de l'Âme, par RENÉ CAILLIÉ, poème initiatique orné de trois pantacles et accompagné de deux mélodies pour piano et chant.

Le sympathique directeur de *l'Etoile* vient de faire paraître en un élégant volume à 3 fr. 50 son *Poème de*

l'Ame. Les grandes divisions de cet ouvrage indiquent assez sa haute portée philosophique pour permettre à nos lecteurs de l'apprécier à sa légitime valeur.

Voici ces divisions :

Premières Amours. — Souvenirs et Rêves. — A travers les cœurs. — Triomphes et Joies. — La grande épreuve. — Apothéose du couple androgyne. — Divers.

THE MISTLETOE AND ITS PHILOSOPHY, showing its history, the origin of its mystical and religious Rites; why this weird plant was preferably chosen to others its legendary connection with the great world reformer RAMA, along with a description of several rare plants and herbs that possess mystical properties. by P. DAVIDSON à Londsville (U. S. A); chez l'auteur et à Glasgow, chez Goodwin, 1892, in-8, 60 pages.

L'auteur de ce remarquable travail d'érudition est un mystique bien connu dans le public anglais. Membre d'honneur du « Gayan Samaj », de l'Académie de musique du Bengale, de notre groupe d'Etudes ésotériques, S. I. I., etc., M. Davidson a publié déjà plusieurs ouvrages sur l'occulte, tels que *The violin, The caledonian collection of music, The book of Light and Life, masonic mysteries Unveiled*; il édite en outre, tous les mois, *The morning Star*, un journal de recherches mystiques et philosophiques. Pour en revenir à notre brochure, voici comment l'auteur divise son sujet : Après une histoire succincte du gui, depuis les temps les plus reculés de la race blanche, il donne quelques détails sur son emploi et ses propriétés ainsi que sur celles d'autres plantes magiques telles que le coca, l'aconit; après avoir enfin appris quels étaient les rites sacrés de la récolte du gui, nous parcourons ses légendes depuis les anciens Vedas, depuis Ram. Tous ces détails sont exposés avec la plus précise érudition et une vue des plus larges sur l'ensemble des questions culturelles. SÉDIR.

Les États superficiels de l'hypnose, par ALBERT DE ROCHAS.
(Paris, Chamuel, 1893, in-8, iv-150 pages, 2 fr. 50.)

L'auteur, dit-il dans sa préface, a résumé en ces pages ce qui dans *les Forces non définies* se rapporte aux phénomènes hypnotiques; il n'a, selon ses propres termes, « guère fait que de coordonner des pratiques traditionnelles chez les sorciers ». Parcourons rapidement ces pages.

M. de Rochas pose tout d'abord la base originale de ses travaux : la polarité humaine; il en rapporte l'histoire, depuis Thouret, les docteurs Dumont, Burq, Landouzy, Weinhold, Dumontpallier, Pitres, Charcot pour la France; le professeur Maggiorani en Italie, jusqu'à M. Dècle qui, en 1885, en formula le premier les lois, que M. de Rochas a appliquées et vérifiées longuement sur ses sujets. Etablissant ensuite les trois états superficiels de l'hypnose : le somnambulique, le cataleptique et l'état de crédulité, l'auteur en cherche la cause et, devant la multiplicité des réponses, s'abstient de conclure. Suit la relation de 28 expériences faites sur des sujets à l'état somnambulique, le plus important; l'état de catalepsie, assez facile à obtenir, est comparé aux extases artificielles déjà connues de temps immémorial. Enfin l'État de crédulité, les suggestions à l'état de veille, sont étudiés avec beaucoup de soin, et voici les constatations que M. de Rochas a établies d'une façon à peu près définitive : 1° Les phénomènes de cet état sont identiques à ceux qui se produisent dans l'état somnambulique, sauf, peut-être, qu'ils présentent une intensité moindre; 2° l'état de crédulité est très facile à développer : intermédiaire entre la veille et la première phase léthargique; 3° il n'a pas besoin, pour se produire, d'un agent spécial; 4° les substances présentant des polarités suffisamment énergiques peuvent déterminer un état analogue; 5° une suggestion quelconque peut être détruite par tout agent qui rétablit l'activité cérébrale; 6° une suggestion produite par une action de polarité isonome disparaît par une action de polarité hétéronome; et si l'on continue l'application de polarités hétéronomes, on détermine des suggestions opposées aux primitives.

7° ces actions en isonome ou en hétéronome exercées sur une partie quelconque du corps peuvent déterminer toutes suggestions. — Enfin, pour ne pas nous attarder trop longtemps, je mentionnerai le chapitre IV : « De l'empire des suggestions, de leur réalité, de leur puissance ; comment on en peut reconnaître l'auteur. » Après quelques pages sur l'hypnose des animaux, M. de Rochas essaie d'édifier une théorie ou au moins de présenter un lien entre les trois classes de phénomènes hypnotiques les plus caractérisés : les alternatives d'engourdissement et d'excitation des facultés du sujet, la transformation de sa pensée en hallucination, la faculté qu'il possède de mesurer le temps ; et il attribue ces phénomènes à la présence dans la partie périphérique du cerveau d'un organisme ayant pour mission d'arrêter les vibrations centripètes des nerfs moteurs et les vibrations centrifuges des nerfs sensitifs : conclusion à laquelle arrivent tout autrement MM. Luys, Richet et Bernheim.

SÉDIR.

Le Phénomène spirite : Témoignage des savants, par GABRIEL DELANNE, 1 vol. in-18, de VIII-296 pages avec nombreuses fig. Paris, Chamuel, 1893.

Ce livre, paru il y a déjà deux mois, se recommande tout d'abord au grand public, à qui son auteur l'a destiné par la modicité de son prix. Etablir une première édition, en ce format, et avec illustrations pour 2 francs est un tour de force de librairie. La Librairie des Sciences psychologiques peut, tout au plus, donner pour 3 francs des quarantièmes éditions. Mais ce n'est là qu'un détail. Les mérites du livre appartiennent surtout à son auteur.

M. Delanne le déclare en sa préface, avec une honnêteté qui n'est pas exempte de candeur : « Les ouvrages français parus depuis Allan Kardec sur ce sujet sont des redites, exception faite des livres d'Eugène Nus, de M. Gardy de Genève et du Dr Gibier, ou ne présentent aucune vue originale sur la question. » Cependant les spirites ont découvert plusieurs sophismes inconsistants de leur part, je veux bien le croire, mais qui n'en sont pas pour cela moins gais.

Le premier consiste à prendre les Védas, Moïse, Ho-

mère, le Talmud, Paracelse, Agrippa, Boehme, Saint-Martin, et à en présenter des passages comme imbus de la lumineuse doctrine spirite (1).

Voir Moïse et Paracelse par exemple, faire tourner une table, est-ce assez réjouissant ? Ces récits occupent le premier chapitre de l'ouvrage en question. Dans ce chapitre, je note aussi, entre autres choses intéressantes, que la Kabbale était une doctrine interdite par Moïse ; « les possédés de Loudun, les trembleurs des Cévennes, les crisiaques de Saint-Médard » étaient aussi les manifestants des esprits, etc.

L'histoire du spiritisme moderne, depuis la famille de Fox et le juge Edmonds, Crookes, Wallace, Zoellner, Aksakow, qui photographie des matérialisations en présence d'un personnage noble et très riche, et de sa dame, toute la partie faite, d'ailleurs indéniable, est fort clairement résumée.

Que l'on me permette cet alinéa.

« Les Esprits, lisons-nous, page 272, sont créés simples et ignorants, mais avec l'aptitude à tout acquérir », c'est-à-dire que, à leur création, ils sont au point le plus bas de l'évolution ; donc celui qui les a créés a produit des êtres très imparfaits, et il n'est pas Dieu, il n'est pas l'absolu ; alors qu'est le créateur ?

Enfin, pour finir, je m'étonnerai de ceci : l'auteur rapporte différentes communications écrites faites par les Esprits. Il conclut de l'élégance du style, et des idées justes que quelques-unes d'entre elles expriment, qu'elles ont été dictées effectivement par des Intelligences. Comment ne s'aperçoit-il pas que les communications intelligentes que l'on a obtenues ne se sont produites que dans des cercles intellectuels : celui de M^{me} de Girardin, celui de Crookes, celui d'Aksakoff, celui du Dr Gibier ? Et là où il voit la preuve d'une entité intelligente, je verrai la preuve de la réflexion dans l'astral des idées des opérateurs.

SÉDIR.

(1) Notez bien que les écrits de ceux qui s'intitulent magistes contiennent tous des avertissements contre la nécessité de ne pas s'abandonner passivement aux influences astrales ; or que font les spirites ?

L'Hypnotisme et la Suggestion ont pris une place importante dans les préoccupations des philosophes, des physiologistes et des médecins. Des sociétés ont été formées, des journaux ont été créés pour reproduire les intéressantes expériences de cette nouvelle branche de la *psychologie expérimentale*, pour en étudier les résultats, provoquer les observations et les recherches.

Le savant professeur de psychologie physiologique de l'Université de Leipzig, M. Wundt, ne pouvait rester indifférent à ce mouvement, et, quoiqu'il considère ces questions comme étrangères à la science à laquelle il se consacre, il donne son sentiment sur leur rôle et leur avenir. Il ne concède pas à l'hypnotisme et à la suggestion la valeur extraordinaire que leurs admirateurs leur attribuent en psychologie, mais il leur reconnaît en médecine une valeur qui ne peut être méconnue. (1 vol. in-18 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, 2 fr. 50. — Félix Alcan, éditeur).

Hypnotisme et double conscience, origine de leur étude et divers travaux sur des sujets analogues, par le Dr AZAM, professeur honoraire à la Faculté de Médecine de Bordeaux, correspondant de l'Académie de Médecine, lauréat de l'Institut, etc., avec des préfaces et des lettres de MM. Paul Bert, Charcot et Ribot. (1 fort volume grand in-8, 9 fr. — Félix Alcan, éditeur.)

Ce volume est la réunion des divers travaux du savant professeur qui fut un des précurseurs de l'étude scientifique de l'hypnotisme et de la double conscience, et dont les observations, conduites avec méthode et sagacité, sont citées comme classiques par tous ceux qui s'occupent de ces questions. Grâce à lui et aux médecins qui ont marché sur ses traces, les idées émises par M. Azam sont devenues les fondements d'une science : la Physiologie des fonctions intellectuelles ou la Psycho-Physiologie. Nous rappellerons, parmi les observations de l'auteur reproduites dans ce volume : la relation complète du cas de double personnalité de Félida X. avec les déductions thérapeutiques que l'on en peut tirer, et les nombreuses études de trou-

bles sensoriels, organiques et moteurs qui se sont présentés à lui depuis plus de vingt ans.

REVUE INTERNATIONALE DE SOCIOLOGIE

Nous avons, en de précédents numéros, annoncé l'apparition prochaine de la *Revue internationale de Sociologie*. Le premier fascicule a vu le jour au début de cette année et un deuxième vient de le suivre. La Revue nouvelle tient toutes les promesses de son programme, et les dépasse encore. Elle compte parmi ses collaborateurs des membres de l'Institut et du Parlement, des économistes, philosophes, historiens, jurisconsultes, biologistes de première valeur. Citons au hasard MM. Jules Simon, Bérenger, Roussel, sénateurs et membres de l'Institut ; Alfred Fouillée, Albert Babeau, Edmond Perrier, de l'Institut ; Marion, Fernand Faure, Beauregard, Giard Charles Richet, professeurs dans les diverses facultés de Paris ; Ribot et Darmesteter, du Collège de France ; G. Tarde, Charles Gide, J. Bertillon ; et, à l'étranger, MM. John Lubbock, Tylor, Schaeffle, Menger, Kowalevsky, Bodio, etc. Le directeur est M. René Worms, agrégé de philosophie, docteur en droit.

Voici le sommaire des deux premiers fascicules :

Numéro 1 (janvier-février 1893) : Programme de la Revue. — René Worms, la Sociologie. — A. Babeau, une Grève sous le Régence. — J. Bertillon, la Natalité en France. — P. du Maroussem, Tiers-Etat commercial et grands magasins. — Revue du mouvement social : France, Allemagne, Autriche, Italie. — Revue des livres.

Numéro 2 (mars-avril 1893) : Fernand Faure, la Sociologie dans les facultés de droit. — J. Lemoine, l'Irlande qu'on ne voit pas. — John Lubbock, le Rôle social de l'instruction populaire. — G. Tarde, Monades et Science sociale. — Revue du mouvement social : Belgique. — Revue des livres et périodiques récents.

(1) Paris, Giard et Brière, rue Soufflot, 16. — Abonnement annuel : France, 10 francs ; étranger, 12 francs.

NOUVELLES DIVERSES

A partir du prochain numéro de l'*Initiation*, nous commencerons la publication d'un travail qui a demandé plusieurs années à F.-CH. BARLET. Il s'agit de l'application des données de l'ésotérisme à la réforme de l'Enseignement. C'est en effet par l'application de la Science occulte à nos connaissances contemporaines qu'on peut espérer arriver vraiment à quelque résultat sérieux. Quant à tous ces essais sur les anciennes initiations, à toutes ces redites sur l'histoire de l'ésotérisme, il y a longtemps que nos lecteurs sont fatigués de les lire et il n'y a plus aujourd'hui qu'un débutant dans ces questions qui puisse prendre pour des œuvres originales les extraits de Fabre d'Olivet et d'Eliphas Lévi qu'on débite par petites tranches un peu partout.

*
* *

Nous avons également reçu de notre ami PHILOPHOTES la traduction de l'ouvrage si curieux de *Jean Dée* sur le symbolisme hermétique. Ce travail, accompagné de nombreuses figures, sera publié sous peu.

*
* *

Parmi les traités inédits que nous tenons en réserve pour nos lecteurs, signalons encore la traduction de *La Magie* d'Arbatel par Marc Haven, traduction qui verra sous peu le jour dans notre revue.

*
* *

Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs que M. Gérard Encausse (Papus) vient de recevoir le brevet et les insignes de chevalier de l'Ordre militaire du Christ, envoi de S. M. le Roi de Portugal.

*
* *

L'OCCULTISME A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE MONTPELLIER.

Le Dr Albert Coste a présenté à la faculté de Montpellier une thèse de doctorat en médecine intitulée *Les phénomènes psychiques-occultes*, état actuel de la question.

Ce travail est des plus remarquables à tous les points de vue et nécessite un compte rendu spécial que notre ami Sédir fera dans le prochain numéro.

VARIÉTÉS

HERMÈS JOURNALISTE

Il y a longtemps que nous n'avions eu l'occasion de reparler à nos lecteurs de la Revue spirite la *Lumière*. Non pas que ce cher confrère ne se prive du doux plaisir de consulter Jeanne d'Arc ou Melchisedec sur la noirceur de l'âme de ces affreux occultistes, et de publier le résultat de ces consultations chaque mois. Mais on nous réservait une surprise ; jugez plutôt :

Hermès, vous entendez bien, HERMÈS TRISMÉGISTE, devient rédacteur en chef de la *Lumière* et nous annonce une série de manuscrits extraordinaires. Maintenant, comme M^{me} Lucie Grange nous accuse généralement de dénaturer sa pensée, nous publions *in extenso* et sans en changer un mot l'annonce faite à cette occasion. C'est 1,500 lecteurs de plus que nous offrons à M^{me} Lucie Grange, le plus gracieusement du monde, trop heureux de répondre par une réclame gratuite à toutes les horreurs débitées sur notre compte.

AU SUJET DES LETTRES D'HERMÈS ET DE NOTRE ŒUVRE

« Un certain nombre de ces lettres étant déjà sous nos yeux, il nous est permis d'annoncer à nos abonnés que cette publication sera d'un intérêt immense.

« C'est toute une révélation que va nous exposer Hermès dans le cours de cette année. Hab, qui sert d'intermédiaire à l'œuvre d'Hermès, déclare être personnellement dans l'étonnement d'une telle tâche, et éprouver aux dictées des satisfactions croissantes, malgré ses dures fatigues. Les sujets traités sont captivants et ils présentent la vérité sous un jour tout à fait nouveau. On n'a jamais dit ce que va dire Hermès, notre ami déjà si connu et aimé par sa collaboration sous le nom modeste de Salem. Aussi sommes-nous heureux de lui donner dès aujourd'hui, dans notre revue, la première place, celle du rédacteur en chef.

« Puisque nous parlons de la *Lumière*, nous nous permettrons une pressante prière à nos abonnés qui font beaucoup désirer leurs abonnements. Nous faisons mille efforts pour leur plaire ; nous voudrions faire de nombreux suppléments : ils ne nous y encouragent guère. Si les bons croyants ne comptent que sur nous pour faire marcher l'œuvre, elle succomberait bientôt. Ne faut-il pas tous les concours fraternels et de toutes les manières pour arriver au triomphe de la vérité ?

« Au point de l'année où nous en sommes, tous les abonnements pour 1893 sont dus intégralement ; il est trop tard pour renvoyer le journal. Nous comptons que l'on va, non seulement envoyer beaucoup de mandats à M^{me} Lucie Grange, mais que l'on fera aussi beaucoup de propagande en faveur de la *Lumière*, surtout en considération de cet événement des révélations d'Hermès, puis des articles de MM. Christian et Zrileus, plus d'autres dont nous leur réservons la surprise. »

LA SCIENCE DES MAGES

Remercions vivement LE SPHINX, la savante revue de Munich, du compte rendu que son numéro de mars a consacré à la *Science des Mages*, le dernier ouvrage de Papus.

Comme l'*Initiation* n'a pas encore publié de compte rendu de cette brochure, nous prenons la liberté de donner la traduction littérale de l'article de M. Louis Deinhard.

Sphynx (mars 1893), p. 44. — *La Science des Mages*, par LUDWIG (Louis) Deinhard.

« L'homme est le seul créateur et le seul directeur de son sort. Il peut agir librement et d'après son propre choix dans le cercle de sa destinée, de même que le voyageur en chemin de fer ou sur le navire peut se mouvoir librement à son gré, dans son compartiment ou sa cabine. Autant le chef de train ou le capitaine de navire est irresponsable des mouvements du voyageur qu'il conduit (en progressant), autant Dieu est innocent des témérités de l'homme. »

Ainsi s'exprime le chef (le *leader*) du mouvement occultiste actuel en France, l'écrivain parisien à la fécondité peu commune, le docteur Gérard Encausse (Papus) dans une brochure qu'il vient de publier (1) et que nous pouvons recommander le plus chaleureusement aux lecteurs du *Sphynx* et à toutes les têtes pensantes, particulièrement en Allemagne.

Papus a écrit ce bref résumé de la doctrine de l'Occultisme après l'apparition de son grand ouvrage : *Traité Méthodique de Science Occulte*, — dont il a été parlé récemment en cette revue par le Dr V. Kœber (2) ; — néanmoins le contenu de cette nouvelle publication *papusienne* ne se borne nullement à un choix éclectique dans ses travaux antérieurs.

Le style de cette petite brochure papusienne, dans sa clarté limpide, est vraiment un modèle. Pour éclaircir un sujet obscur, Papus choisit d'une manière extrêmement heureuse des comparaisons dans la vie quotidienne. On se rappelle, d'après les citations faites par le Dr Kœber, son exposé de l'esprit, de l'âme, du corps et de leurs

(1) Papus, la *Science des Mages*, etc..., 29, rue de Trévise, 50 centimes.

(2) *Sphynx* de mai et juin 1892.

rapports, au moyen du cocher, du cheval et du fiacre.

Le but de cette comparaison est d'éclairer l'importance de l'âme comme informateur plastique du corps physique, et celle du corps astral. D'après la doctrine de l'occultisme, la nature, prise comme un tout unique, renferme un analogue au corps astral de l'homme, — c'est le plan astral, — et il est d'une nécessité absolue de se faire une notion claire de ce monde astral, pour quiconque cherche la clef que l'occultisme fournit pour l'explication des phénomènes obscurs de la vie animique. Qu'est-ce donc que ce monde astral ?

Pour répondre à cette question, Papus saisit l'image suivante :

« Voici par exemple un artiste.

(Citation de la page 25, 2^e alin., jusqu'à la page 27, 2^e alinéa inclus.)

.

Pour rendre saisissable, encore, ce domaine si obscur (qui est si difficile à éclaircir nommément aussi en allemand où les conceptions et les expressions adéquates manquent vraiment jusqu'ici), Papus rappelle les diverses opérations du photographe, qui, dans leur ensemble, donnent une représentation intelligible de la création en 3 mondes.

Nous laissons au lecteur désireux de pénétrer plus profondément dans le monde de pensées de l'occultisme le soin de lire les détails dans la brochure papusienne ; nous allons cependant encore faire connaître l'exposé qui y est donné de la réincarnation, en laissant la parole à Papus lui-même, convaincu que son expression concise, serrée, sera aussi sympathique au lecteur qu'au critique qui le cite :

« L'esprit immortel de l'homme paye, etc...

(Citation de la page 37, *Réincarnation*, jusqu'à la page 40, *Critique*, avec la figure.)

Cela est assez clair et intelligible pour être compris de tout le monde.

La brochure papusienne est une apologie en réponse aux attaques multiples qui raillent constamment l'Occultisme et la Théosophie, et qui reposent sur une connaissance insuffisante. De là le ton (style) clair de cet ouvrage. Enfin maint lecteur verra avec plaisir les nombreuses citations empruntées aux écrits des occultistes renommés d'avant ou d'après le Christ, placées comme notes propres à confirmer dans leur expression quelquefois obscure les doctrines du texte.

La Science des Mages trouvera assurément en Allemagne les nombreux lecteurs qui doivent répondre au mérite de ce livre.



NÉCROLOGIE

LE PROFESSEUR AD. FRANCK

Membre de l'Institut.

A l'heure où le monde savant ne connaissait de l'ésotérisme que les préjugés courants, un philosophe doublé d'un prodigieux érudit, AD. FRANCK, publia, sous le titre de *la Kabbale, philosophie religieuse des Hébreux*, l'ouvrage le plus riche et le plus complet qui ait encore paru sur cette question.

Depuis, après avoir réalisé cette œuvre immortelle qui a nom *le Dictionnaire des Sciences philosophiques*, Ad. Franck vit arriver au pouvoir scientifique cette génération de pseudo-philosophes, mauvais physiologistes et psychologues ignares, défenseurs du positivisme matérialiste.

Pour nous, Franck était toujours resté comme le phare lumineux de la philosophie élevée projetant ses traits de feu sur le sombre océan du matérialisme. Aussi, lors de la publication de nos ouvrages sur *la Science Occulte* et sur *la Kabbale*, avons-nous été à lui, demandant l'avis du savant et du philosophe sur ces questions qui lui étaient familières. La préface et la lettre qu'il nous fit l'honneur d'écrire en tête de nos volumes nous fait une dette de reconnaissance que la mort ne saurait éteindre.

La mémoire d'Ad. Franck restera immortelle dans l'histoire de l'occultisme, dont il fut un des révélateurs en 1843 et dont il demeura le soutien par la suite. A dater de ce jour, le successeur de Cousin prend place dans la chaîne invisible des maîtres qui protègent notre œuvre.

Ad. Franck est mort à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, le 12 avril 1893.

PAPUS.

Le Gérant : ENCAUSSE.